U d'/of OTTAWA
39003003915427

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/troishommesetdeu00farr

CLAUDE FARRÈRE

TROIS HOMMES
ET
DEUX FEMMES

PARIS

LES BIBLIOPHILES FANTAISISTES

DORBON AINÉ

53ter, Quai des Grands-Augustins

1909

TROIS HOMMES

ET

DEUX FEMMES

DU MÊME AUTEUR :

FUMÉE D'OPIUM.

LES CIVILISÉS.

L'HOMME QUI ASSASSINA.

MADEMOISELLE DAX, JEUNE FILLE.

LA BATAILLE.

CLAUDE FARRÈRE

TROIS HOMMES
ET
DEUX FEMMES

PARIS
LES BIBLIOPHILES FANTAISISTES
1909

Ce volume a été tiré à cinq cents exemplaires numérotés à la presse, dont quinze sur japon numérotés de 1 à 15.

Justification du tirage:

192

PQ
2611
.A7T7
1969

A Pierre Loti.

Commandant,

Aucun de mes livres, jamais, ne sera digne d'être lu par vous.

Je voudrais tout de même écrire votre nom à la première page de celui-ci, afin de vous témoigner mon admiration suprême, mon respect le plus profond, et le dévouement absolu que je vous ai voué, après avoir eu l'honneur de servir un an sous vos ordres, à bord de ce VAUTOUR *que vous commandiez, et d'où je suis parti, vous vous rappelez? le cœur si triste....*

En souvenir de ce départ-là, et de vos départs à vous, et des tombes que tous deux nous avons laissées sur notre terre turque, acceptez cette dédicace, et croyez-moi, commandant, de tous vos anciens officiers le plus attaché et le plus fidèle,

C. F.

Deux Femmes

LES MAINS FLÉTRIES

A l'Oiseau Bleu, couleur de Temps....

I

Le commencement de tout, ce fut dans le parc d'Angleterre, à Thérapia, sur le Haut Bosphore. Lady Gray, l'ambassadrice, donnait une grande fête de nuit. Tout le corps diplomatique y était convié, et aussi les étrangers de marque qui logent au Summer Palace, et les états-majors des neuf stationnaires européens. Sous la falaise à pic que couronnent des cyprès et des pins

parasols, on avait dressé une scène fleurie, et les secrétaires, et les officiers, et leurs femmes, ravies de montrer haut leurs jambes, y jouèrent *le Songe d'une Nuit d'Eté* — y compris le ballet — très mal. Mais le parc lunaire était un décor si prodigieux que tout le monde trouva qu'ils jouaient très bien.

Et ç'avait été sans doute écrit de toute éternité que, ce soir-là, les chaises de madame de Romans et du lieutenant de vaisseau Pierre Villiers seraient voisines.

II

Elle était plus blonde que l'or natif, et elle avait des yeux créoles, profonds comme des puits. Au clair de lune, Pierre Villiers n'en vit pas davantage. Lui ressemblait à n'importe quel homme de trente ans, pas infirme; et son habit était bien coupé. Quand, *le Songe d'une Nuit d'Eté* fini, ils s'en furent tous deux faire un tour de parc sous les étoiles, j'aurais bien parié cent contre un que ce tour-là n'aurait pas, sur leur double destinée, la moindre influence perturbatrice; — oui, certes! cent contre un...

Et j'aurais perdu.

III

« N'est-ce pas, » dit d'abord Pierre Villiers, pour ne pas rester muet, « n'est-ce pas que cette vieille madame Kaïmak était bien ridicule, tout à l'heure, dans sa mousseline rose et bleue?

— Oh ! murmura madame de Romans, comment pouvez-vous ne pas oublier cette pauvre femme, par une nuit comme celle-ci ! ....»

Il se tut tout de suite, charmé qu'elle le dispensât de paroles banales et qu'elle sût aimer le silence. Ils montèrent, au bras l'un de l'autre, jusqu'à la plus haute terrasse. Maintenant qu'on avait éteint les lampions du ballet, le parc nocturne était beaucoup plus beau.

Elle tendit le bras vers le Bosphore, qui luisait faiblement comme un fleuve immobile :

« Tout à l'heure, votre caïque traversera cette belle eau calme, pour vous ramener à votre bord... »

Il lui montra le fanal lointain qui marquait son navire :

« C'est là-bas... Et, comme cela m'arrive souvent, j'y rentrerai, ce soir, triste. »

Elle craignit une fadeur. Mais il ne songeait pas à en dire, étant par grand hasard un homme très sincère.

« Triste, dit-il, parce que je me retrouverai seul, après avoir, toute cette nuit, regardé beaucoup d'épaules où il serait doux de se blottir, et deviné beaucoup de cœurs qu'il serait doux de caresser. »

Elle fut très étonnée. C'était la première fois qu'un homme lui parlait de tendresse, sans la choisir pour complément direct à ses phrases tendres. Elle fut émue aussi, parce que cet homme, qui ne se prétendait pas, au premier regard, amoureux d'elle, ne mentait peut-être pas en se plaignant de sa solitude. Elle ne put pas s'empêcher de lui répondre :

« D'autres ont de quoi être plus tristes que vous : ceux ou celles qui, tout à l'heure, ne rentreront pas seuls, mais qui ne trouveront dans leur maison que l'indifférence glaciale, pire que la solitude. Au moins, vous, si vous avez envie de pleurer, personne ne vous en empêchera... »

IV

Madame de Romans était la femme d'un barbon quelconque, riche. Elle avait de beaux diamants, des robes de Doucet, une électrique confortable, une villa sur le Bosphore, et, à Paris, un hôtel avenue Henri Martin. Toutes choses, d'ailleurs, qui appartenaient en propre à son mari, car il l'avait épousée toute nue : elle était de grande famille, et d'alliance flatteuse, mais pauvre comme Job. Si bien que, le jour du mariage, en sortant de la sacristie, tous les amis s'étaient rencontrés pour insinuer que cette petite cruche-là venait de se caser le plus habilement du monde...

Et, pourtant, l'habile homme avait été M. de Romans. Il se trouvait, à cinquante ans passés, l'acquéreur d'une femme de dix-neuf, belle comme un lever de soleil, douce comme un écheveau de soie, pure

comme un petit enfant et tendre comme du pain frais. Par surcroît, ces apports ne figurant point sur les contrats de mariages, madame de Romans n'en tirait aucune vanité. Et la tâche était bien facile au mari qui eût essayé de se faire aimer d'elle.

M. de Romans n'essaya pas.

Il passa sa première envie sur sa femme assez brutalement pour la révolter. Puis, las de sensations qui n'étaient pas au piment rouge, il s'en retourna vers d'autres sensations qui ne nous importent point.

Et madame de Romans, qui certes n'aurait pas manqué de consolateurs, si son mari ne l'avait pour longtemps dégoûtée de ce que les hommes appellent l'amour, demeura, dans son hôtel de l'avenue Henri Martin, ou dans sa villa du Bosphore, réellement plus solitaire que le lieutenant de vaisseau Pierre Villiers sur son bâtiment.

V

Naturellement Pierre Villiers et madame de Romans furent d'abord deux amis tout ce que vous pouvez imaginer de plus purs.

Et, en vérité je vous le dis, leur amitié fut une exquise chose. Par une exception bien romanesque, le hasard avait assemblé deux êtres faits à la mesure l'un de l'autre. Ils étaient, elle et lui, infiniment plus nobles, plus fiers, et de cœur plus chaud que l'immense majorité des dames qui habitent les hôtels de l'avenue Henri Martin et des messieurs qu'on rencontre à bord des cuirassés de la République.

VI

Mais, naturellement aussi, Pierre Villiers et madame de Romans cessèrent un beau soir d'être des amis tout ce que vous pouvez imaginer de plus purs pour devenir un peu davantage.

Cette transformation se produisit sur le Bosphore, et pour mieux préciser, dans un caïque. Les caïques sont ces barques turques, indéfiniment longues, que deux ou trois rameurs font glisser sur l'eau plus vite que les martins-pêcheurs ne volent. On y tient à deux, en se serrant. La chambre d'arrière est une façon de lit où l'on se couche côte à côte sur des coussins et sur des tapis de Perse. Et c'est bien le plus chaste de tous les lits, car on n'y peut remuer, si peu que ce soit, sans risquer un naufrage : les caïques chavirent à la plus faible secousse.

Une compagnie nombreuse avait dîné dans une villa de Buyuk-déré. Buyuk-déré n'est pas bien loin de Thérapia. Mais par la route, il faut contourner une baie très profonde, et cela n'en finit plus. Au lieu que par la mer, les caïques traversent tout droit, en moins d'une demi-heure.

A minuit, M. de Romans avait fait avancer sa voiture. Poliment, il offrit une place à Pierre Villiers.

« Nous vous ramènerons jusqu'en face de votre vaisseau et vous n'aurez plus qu'à traverser.

— Merci, dit Villiers, j'ai mon caïque. »

Il montra, le long du quai, l'étrave mince qui s'avançait dans l'ombre.

« Vous irez bien plus vite que nous, murmura madame de Romans, et la nuit doit être si bonne à respirer sur le Bosphore...

— Madame, offrit Pierre en hésitant un peu, mon caïque est à deux places... Si la traversée vous tente à ce point ?... »

M. de Romans songea que, seul dans le coupé, il pourrait fumer un cigare.

« Mais oui, appuya-t-il aimablement ; puisque cela vous fera plaisir, ma chère ? »

Il aida sa femme à descendre les marches de l'embarcadère. Pierre Villiers, déjà embarqué, la reçut

presque dans ses bras et l'étendit avec précaution sur les Chiraz bariolés : — avec précaution, car on a vu des caïques chavirer au quai, sous le pied d'une passagère trop brusque.

Les rameurs, vêtus de blanc sous leur petite cape cramoisie, tirèrent doucement les longs avirons à manches renflés, et le caïque s'envola sur l'eau noire toute pointillée d'étoiles.

Pierre Villiers ni madame de Romans n'échangèrent une seule parole.

Mais, à mi-chemin, la tête de madame de Romans, inclinée tout à coup par une impulsion mystérieuse, rencontra l'épaule de Pierre Villiers et s'y appuya. Le caïque eut un roulis imperceptible.

« *Aman !... dikat édiniz !... effendim !...* » prononça un des caïkdjis, avertissant de prendre garde.

Pour rétablir l'équilibre, Pierre Villiers pencha, lui aussi, sa tête vers sa compagne. Et, comme il était plus grand qu'elle, ses lèvres touchèrent les cheveux d'or pur.

Ils allèrent ainsi deux longues minutes. La nuit ouatée était plus intime qu'une alcôve.

Enfin, vaincue, la tête de madame de Romans se renversa tout à fait, ses yeux pleins de fièvre appelant

les yeux de son ami. Et, vaincue, la tête de Pierre Villiers se souleva éperdument, vint au devant de la caresse.

Le caïque, cette fois, tressaillit comme d'un frisson.

« *Aman !... effendim !...* » dit encore le caïkdji.

Mais elle ni lui n'entendirent, parce que leurs bouches s'étaient mêlées.

VII

Au quai de Thérapia, en prenant terre, elle tremblait si fort qu'elle buta contre les marches, et que ses genoux trop faibles ployèrent.

« Ne me revoyez jamais, dit-elle en le quittant : je meurs de honte. »

Naturellement, il vint frapper à sa porte le lendemain, et elle le reçut.

VIII

Ils furent amants quinze jours plus tard. Comment cela arriva-t-il, eux-mêmes ne l'ont jamais bien su.

IX

Et ils vécurent, un mois durant, tout à fait comme vivaient les amants du temps des légendes. Dans une forêt, qui fut le domaine seigneurial d'un grand vizir de Suleïman, ils eurent des rendez-vous de contes de fées.

Je ne sais pas combien d'heures ils passèrent dans une petite île au milieu d'un étang, à regarder, réfléchis par le miroir de l'eau, leurs deux visages serrés l'un contre l'autre, et leurs deux sourires enivrés d'être si proches.

Ils s'interrompaient seulement quand le désir se levait en eux. Et alors, un peu plus tard, ils se réveillaient sur l'herbe turque, qui sent la rose, et sous les térébinthes d'Orient, qui sentent la cire parfumée.

X

Un soir qu'ils étaient assis dans leur île, et qu'elle lui avait donné les paumes de ses mains à baiser, il se souvint des litanies de Chrysis :

« *Tes mains*, dit-il, *sont deux fleurs de lys, d'où se penchent tes doigts comme cinq pétales.* »

Elle avait en vérité des mains tendres et transparentes, des mains soyeuses, auxquelles la vie avait épargné le travail grossier qui endurcit, qui use, qui déforme, qui flétrit...

« *Tes mains,* dit-il encore, *sont le reflet pur et brûlant de ton âme pure et brûlante....* »

XI

En ce temps-là vivait à Constantinople une petite jeune fille médiocre en tout, sauf en méchanceté. Elle s'appelait mademoiselle Hutain; elle avait vingt-neuf ans; elle ne se mariait pas; et, enragée de voir s'approcher de son front le bonnet de Sainte Catherine, elle passait sa vie à épier toutes les femmes mariées, triomphante de découvrir parfois leurs faiblesses.

Les fenêtres de sa maison donnaient sur le Bosphore. Elle s'accoudait à son balcon d'interminables heures, attentive comme une araignée au centre de sa toile ; et ces factions féroces lui semblaient courtes, pourvu qu'une fois en une journée elle eût saisi, dans le champ de ses jumelles toujours prêtes, un caïque furtif où deux amants se croyaient à l'abri de tout envieux regard.

Mademoiselle Hutain constata promptement que madame de Romans, fréquentes fois, quittait sa villa très tôt dans l'après-midi, partait seule en caïque, et revenait très tard.

« Tiens, tiens ! » pensa mademoiselle Hutain.

Les jumelles ne suffisant pas pour bien espionner ces promenades suspectes, mademoiselle Hutain leur substitua une voilette épaisse, une ombrelle bouclier, et un caïque à deux paires, qui reçut l'ordre de suivre à honnête distance le caïque de madame de Romans.

Chemin faisant, mademoiselle Hutain aperçut de très loin le caïque de Pierre Villiers qui semblait faire une route parallèle.

« Tiens, tiens, tiens ! » pensa mademoiselle Hutain.

XII

Sitôt rentrée chez elle, mademoiselle Hutain s'occupa d'organiser un pique-nique.

Un tout petit pique-nique : elle n'invita que quatre amies et leurs quatre flirts. Pour elle, maîtresse de maison en la circonstance, elle se choisit un cavalier sérieux, digne de chaperonner toute la bande, — un quinquagénaire : M. de Romans.

« Et, surtout, n'en parlez à âme qui vive, recommandait-elle : vous comprenez, tout le monde voudrait en être ; nous allons nous amuser comme de petites folles !...

— Où ira-t-on ? demandait quelqu'un.

— Chez le prince Percinet et chez la princesse Gracieuse. »

XIII

Dans l'île au milieu de l'étang, Pierre Villiers était assis sur un banc de mousse. Et sa maîtresse, étendue à ses pieds, lui abandonnait mollement sa tête d'or, dont les cheveux dénoués coulaient en grandes ondes jusque sur l'herbe.

De la rive en face, tout à coup, une voix railleuse vint les cingler en plein visage.

« Patatras ! voilà que nous dérangeons des gens bien tranquilles... »

Mademoiselle Hutain et son pique-nique débouchaient du plus proche fourré.

Les jeunes filles, insolentes, ricanèrent. M. de Romans, très rouge, crut de bon goût de ricaner aussi.

Eux, les amants, pris dans ce guet-apens comme des soldats dans une embuscade, n'eurent au moins pas un geste qui ne fût digne d'eux.

Dressés ensemble, et debout, ils firent tête. Elle, hautaine et farouche, le prit aux épaules et s'appuya à lui. Lui, presque souriant, tira son carnet et inscrivit les noms qu'il nommait à voix haute :

« Monsieur de Romans, un. Monsieur d'Epernon, deux. Le prince Cernuwicz, trois. Le commandant Forestier... ah, voilà qui est bien regrettable : je vois qu'il me faudra donner ma démission... Et monsieur Jacques Bryan, cinq. C'est tout ? Allez-vous-en maintenant, messieurs, s'il vous plaît ! A demain. »

Et demeurés seuls, liés désormais pour la vie et pour la mort, ils s'étreignirent bouche à bouche jusqu'à faire saigner leurs dents heurtées.

XIV

Ce soir-là, madame de Romans ne rentra pas dans sa villa de Thérapia.

Et, le surlendemain, il y eut, dans Constantinople, cinq duels, dont pas un ne fut au premier sang.

Dans sa chambre d'hôtel, celle pour qui l'on se battait attendit jusqu'au soir, debout, le front aux vitres, raide et pâle effroyablement, mais sans une larme ni une lâcheté, quoique, soixante fois par minute, ses yeux hallucinés vissent dans la cour entrer une civière...

Il revint sauf, un bras en écharpe. Il avait reçu trois égratignures, et rendu quatre coups d'épée si profonds que deux hommes étaient morts.

Seul intact, et médiocrement fier de l'être, M. de Romans se consola peu après en obtenant un divorce

aux torts et griefs de sa femme, qui, dédaigneuse, fit défaut.

Et, le scandale ayant été intolérable, Pierre Villiers, qui n'était plus lieutenant de vaisseau, — il avait démissionné par télégramme, pour se battre plus vite, — et madame de Romans, qui n'était plus madame de Romans, quittèrent Constantinople sans dessein de retour.

XV

Serrés l'un contre l'autre, dans la petite cabine du train conventionnel qui les emportait vers leur nouvelle vie, ils firent beaucoup de projets d'avenir.

« N'oubliez pas, ma chérie, dit-il tout d'abord, que je suis très pauvre, et que c'est une toute petite médiocrité que nous allons partager. »

Elle sourit, courageuse et radieuse. Depuis l'ivresse triomphale qui l'avait transfigurée le soir des cinq duels, quand elle l'avait revu vivant et vainqueur, nulle médiocrité au monde ne pouvait certes mordre l'acier étincelant de son bonheur.

Pourtant, elle s'étonna :

« Mon chéri, je vous croyais, sinon riche, du moins très indépendant ? Là-bas, vous meniez une vie chère ? »

Il sourit :

« Une vie qui avait l'air d'être chère! Pour un marin, le luxe est une denrée qui s'achète à bon marché. Songez que je vivais sur mon navire, que je n'avais point de villa, point de logis d'aucune sorte, et que mon caïque me tenait lieu de voiture et de chevaux. Quelques notes de tailleur et de chemisier, quelques additions de soupers, je n'avais pas à m'inquiéter d'autre chose. Tout le nécessaire de la vie, je l'avais sans bourse délier.... médiocre assurément : ma chambre d'officier ne mesurait pas six pieds de long, et ma table de bord était pis que frugale ; mais un soldat en campagne a le droit d'être sobre élégamment. Et j'étais justement, pour tous les yeux, un soldat en campagne. »

Elle secoua la tête, approuvant :

« C'est comme moi : j'avais l'air d'être riche, et j'étais pauvre. Quand on me voyait, la gorge cuirassée de perles, on ne savait pas que je portais là mon collier d'esclave, et que ce collier, plus encore que moi-même, appartenait à mon maître. Si bien qu'aujourd'hui, me voilà dans vos bras, mon ami, nue comme une pauvresse. Vous m'aimez tout de même, sans perles? »

Ils ne calculèrent pas plus avant, ce soir-là.

XVI

Pour compter exactement, Pierre Villiers possédait, en tout et pour tout, quinze cents francs de rente. Sa solde d'officier lui avait autrefois triplé ce revenu. Mais maintenant il n'avait plus de solde.

Il exposa leur situation à sa compagne. Il ne doutait pas de trouver promptement une situation qui leur permit de vivre. Mais ce serait une vie très, très modeste.

« Etre riche, dit-elle, en haussant ses épaules rondes, qu'est-ce que cela veut dire ? des domestiques, des toilettes, une belle maison ? Mon aimé, je n'ai connu de joie, de toute ma vie, que celle de nos rendez-vous dans notre forêt. Et j'y venais toute seule, en robe de toile bise ! »

Elle avait un si joyeux courage qu'il cessa de voir les obstacles accumulés devant leurs pas.

XVII

D'ailleurs, elle avait raison. Tout s'aplanit, tant bien que mal, en moins de temps qu'il n'eût osé l'espérer. La situation désirée vint à lui, sous la forme d'une place d'ingénieur électricien dans je ne sais quelle exploitation industrielle de province. Ils s'installèrent à Villefranche-sur-Saône. Ils eurent, au quatrième étage d'une maison couleur de fer, un appartement de quatre très petites pièces — un salon, une salle à manger, une cuisine et une seule chambre.

Deux de leurs fenêtres donnaient sur une rue à boutiques, et les deux autres sur une cour étouffée entre quatre murs hauts comme des murs d'église.

Lui travailla onze heures par jour, dans une usine où de grandes dynamos ronflaient. C'était trop loin de Villefranche pour qu'il eût le temps, entre la besogne

du matin et la besogne du soir, de revenir déjeuner avec elle. Ils ne pouvaient que dîner ensemble, et puis dormir.

Dormir : la nuit venue, ils étaient las. Leur budget était trop modique pour qu'une domestique les servit à demeure. Ils n'avaient qu'une femme de ménage qui venait le matin pour les plus gros ouvrages. Et celle qui avait été madame de Romans balayait son petit salon, et faisait la cuisine.

Leur amour était un arbre robuste : il ne s'étiola pas dans cette prison étroite et pauvre.

XVIII

Un an passa.

Ils ne ressemblaient plus du tout aux amants romanesques qui s'étaient si fougueusement liés l'un à l'autre, là-bas, dans le décor de rêve du Bosphore, parmi tant d'orgueilleux scandale et tant de sang répandu.

Bourgeois d'une petite ville, ils avaient la mine de bourgeois pareils à tous les autres. Peu à peu, ils avaient dû renoncer à la solitude jalouse de leur vie amoureuse. M. Villier, chef électricien chez Charruyer et Cie, ne pouvait pas refuser la poignée de main de M. Durand, premier comptable chez Dax frères, ni le coup de chapeau de M. Martin, percepteur ou surveillant général au collège.

« Et votre femme se porte bien, monsieur Villiers ? »

Tout le monde, bien entendu, les croyait mariés.

Deux jours plus tard, c'était madame Durand qui frappait à la porte :

« Entre voisines !... vous devez être tellement seule, ma pauvre dame, tout ce temps que votre mari est à l'usine !... »

Aux premières visiteuses, madame de Romans — c'est madame Pierre Villiers que je veux dire — répondait, d'instinct :

« C'est trop aimable à vous, madame... »

Mais la saison d'après, la contagion du milieu avait agi. Madame Pierre Villiers répondait, d'instinct :

« Ah ! chère bonne madame ! que vous êtes donc obligeante !... »

Pour le réveillon de Noël, madame Martin, qui décidément jugeait madame Villiers une personne tout à fait bien et distinguée et son mari un homme au dessus de leur position, les invita à souper en famille.

Le ménage Villiers ne put moins faire que de répondre à ce souper par un déjeuner sans façons, pour le jour des Rois.

Et, tout doucement, la vie qu'ils vivaient les entraîna dans son ornière.

XIX

Leurs journées se ressemblaient toutes.

Ils se levaient ensemble de bon matin. Il la baisait gentiment au front : « Bonjour, ma petite femme ! » Il avait dit cela, d'abord, par plaisanterie, par joyeuse parodie des phrases pareilles qu'ils entendaient parfois à travers les cloisons minces. A la longue, il se prit à le dire sans y songer.

Ils déjeunaient en tête à tête, à la hâte : le tramway de l'usine passait à six heures vingt très juste. La femme de ménage ne venait pas si tôt. Le lait chauffait sur une lampe à essence. « Prends bien garde de ne jamais souffler sur la flamme : c'est comme cela qu'on se brûle les yeux.

Au loin, la corne du tramway meuglait dans le brouillard matinal. Vite, ils échangeaient le baiser d'au revoir. Et lui dégringolait l'escalier anguleux.

Elle, restée seule, commençait vaillamment sa tâche de ménagère. La servante, bientôt, lui apportait l'aide de ses gros bras campagnards. En travaillant côte à côte, elles causaient toutes deux comme des égales.

Elles allaient ensemble au marché. Elles se récriaient sur le beurre trop cher. Elles portaient chacune un panier d'osier à couvercle rond.

L'après-midi se passait en travaux d'aiguille. Madame Villiers, bien entendu, faisait toutes ses robes, aidée seulement d'une petite ouvrière qui piquait à la machine.

Le soir, lui rentrait fatigué et poudreux. La soupe attendait dans les assiettes à fleurs.

Ils bavardaient alors un peu; — pas longtemps, car leurs paupières devenaient vite lourdes. — Parfois, il s'interrompait tout à coup dans une phrase pour la regarder très attentivement.

« A quoi penses-tu? disait-elle.

— Je pense que, si tu ne m'avais jamais rencontré, tu dînerais ce soir en robe décolletée, entre deux habits noirs.... »

Elle riait :

« Grand toqué, va ! »

Jamais elle ne lui fit un reproche. Jamais elle n'exprima un regret.

D'ailleurs, leur vie était petite, mais point misérable : aux fins du mois, quand il lui apportait ses trois cents francs d'appointements, elle avait toujours des réserves intactes. Et, chaque trimestre, les coupons échus de leurs maigres rentes mettaient presque du superflu dans la maison.

« Quand tu gagneras trois cent cinquante francs, dit-elle un jour, nous prendrons une vraie bonne ; et, alors, je crois qu'il ne nous manquera rien pour être tout à fait à notre aise. »

XX

Or, une après-midi de juillet, il y eut chômage à l'usine, parce que les eaux avait baissé au dessous de l'étiage ; la dérivation des dynamos ne coulait plus, et le réservoir régulateur était à sec.

« Nous n'y pouvons rien, dit Villiers au patron : il n'y a qu'à attendre. Demain matin, nous aurons tant bien que mal soixante centimètres au réservoir, et nous pourrons remettre en marche avec une dynamo sur deux.

— Tant pis, fit le patron. Enfin, puisque c'est comme ça, donnez congé à vos hommes et allez vous promener jusqu'à demain. »

Ce qui fit que Pierre Villiers, par exception, revint au logis, ce jour-là, dès trois heures.

Il avait sa clef. Il entra sans sonner à la porte. Il n'y avait personne dans le petit salon, personne dans la salle à manger. Il vint au seuil de la cuisine.

« Chérie ! .... »

Elle était là, à quatre pattes sur les dalles grises qu'elle lavait de toutes ses forces avec une brosse en chiendent frottée de savon vert.

Il saisit la taille ployée, releva vers lui le visage en sueur, et baisa tendrement les petites mains mouillées :

« Chérie !.... »

Tout à coup le sourire s'effaça de sa bouche.

Oubliées depuis tant de jours, mais gravées cependant au fond de sa mémoire, les litanies de Chrysis chantaient brusquement en lui :

...Tes mains sont deux fleurs de lys, d'où se penchent tes doigts comme cinq pétales.

Tes mains sont le reflet pur et brûlant de ton âme pure et brûlante...

Pauvres, pauvres, pauvres mains, usées, rongées, mordues par la tâche grossière de chaque jour, par le cliendent et le savon, par la vaisselle grasse et l'eau bouillante, par la potasse qui corrode et par le fourneau qui brûle et noircit...

Pauvres doigts, déformés, épaissis, engourdis... Paumes calleuses, qui avaient été tendres comme des corolles; chairs rudes et opaques, qui avaient été d'albâtre...

Mains flétries....

Il répéta, tandis qu'une anxiété froide se levait comme un coup de vent sur sa quiétude :

« *Tes mains sont le reflet pur et brûlant de ton âme pure et brûlante....* »

L'âme ?... l'âme ?... Elle était restée telle, n'est-ce pas ? Il n'y avait eu pour elle, ni potasse, ni fourneau, ni usure ? Les mains seules s'étaient ridées et durcies? L'âme était intacte ?....

Il regarda plus profond, avec des yeux impitoyables quoique terrifiés.

Une à une, des phrases qu'elle avait dites montaient à la surface de ses souvenirs, — de petites phrases brèves sans importance, enregistrées seulement par sa mémoire d'amant; des mots rapides échappés au cours de la pensée familière et qui sont des

fragments de pensées : — phrases d'autrefois ; phrases d'aujourd'hui...

Autrefois :

« Je voudrais être la petite mendiante que nous avons rencontrée dans la campagne : elle est presque nue, et elle a faim tout le jour, mais elle est libre dans les bois et dans les champs, et, quand elle a envie de pleurer, personne ne l'oblige à rire. »

« Etre riche, qu'est-ce que cela veut dire? Des domestiques, de belles toilettes, une grande maison? Je n'ai jamais été heureuse qu'en robe de toile grise, sur un banc de mousse, seule avec toi. »

« C'est meilleur d'unir nos lèvres au-dessus de l'étang, parce que notre baiser se reflète dans l'eau ; et cela nous fait deux baisers au lieu d'un. »

Et, le soir des cinq duels, héroïque et souriante :

« Bonsoir ! c'est gentil à vous de ne pas me laisser dîner toute seule... » Rien que ces mots-là, tandis que sa petite main crispée serrait encore le flacon de laudanum, prêt....

Aujourd'hui :

« Quand tu gagneras trois cent cinquante francs, nous serons tout à fait heureux. »

« Crois-tu que le beurre a encore augmenté de trois sous ? »

« J'ai passé l'après-midi chez madame Durand. C'est une bien bonne dame. Elle a des histoires de famille très intéressantes. »

« La maison, le raccommodage, les voisins à regarder un peu par la fenêtre, comment veux-tu que j'aie le temps d'ouvrir un livre ? »

Pourtant, au fond, c'est la même âme. Oui, certes ! Jadis, pour le suivre, elle eût bu le laudanum ; mais aujourd'hui, pour le sauver, elle se jetterait à la Saône. De cela, il est sûr, bien sûr. Et, alors, qu'importe la transformation, superficielle ? qu'importe le nouveau vêtement, bure au lieu de soie ? qu'importe le flacon, grès au lieu de cristal, puisque la liqueur est toujours précieuse ?

Hélas ! Sous la peau hâlée, sous la chair alourdie, les mains ont toujours leur mince squelette d'ivoire clair. Et pourtant leur beauté s'est évanouie....

Il songe, avec un grand frisson le long de son dos :

« Nous nous sommes unis par dessus tous les préjugés et toutes les morales; nous avons scandalisé toute une ville et creusé deux tombes d'hommes pour la cause de notre amour. Cet amour, pareil d'abord aux épousailles sanglantes de Roméo et Juliette, avons-nous le droit de le changer en la tendresse conjugale et routinière de M. et de madame Denis ? Cette femme que j'ai prise, et qui était une héroïne de poème, ai-je le droit d'en faire une ménagère ? Et moi-même ? Et nous deux, qui, enlacés dans l'île de l'étang turc, en face des cinq épées qui allaient sortir de leurs fourreaux, étions assez surhumains pour justifier notre rébellion sociale, avons-nous le droit de devenir un ménage bourgeois, petit en tous sens ?

..... Il me semble que nous n'avons pas le droit... »

XXI

Debout, face à face, et graves, ils discutèrent. L'eau savonneuse s'évaporait sur les dalles grises, laissant de longues traces circulaires pareilles à des moisissures.

Elle protesta d'abord :

« Mais... puisque nous sommes heureux ?... »

Il répliqua, avec force :

« Nous avons tué, nous nous sommes révoltés. Si ce n'était que pour être heureux, — heureux d'un bonheur vulgaire et médiocre, heureux comme sont heureux les Martin ou les Durand, qui n'ont jamais manqué leur messe du dimanche, — alors, nous sommes des monstres d'égoïsme et de férocité ! »

Il dit encore, un peu plus tard :

« Quand on se met hors la loi, il faut être plus grand que la loi. Pour peindre son Prométhée,

Parrhasios supplicia un homme libre ; mais le Prométhée fut un chef-d'œuvre, et la postérité n'en a pas demandé plus. Si le tableau de Parrhasios n'avait pas soulevé d'admiration toute la Grèce, Parrhasios eût été un assassin. »

Elle se taisait, les yeux vers le sol.

« Vois-tu, conclut-il, nous avions le droit de faire ce que nous avons fait, mais à condition d'édifier, sur les ruines du passé, un bonheur magnifique et rare, tellement lumineux qu'il eût effacé tout le reste et changé nos crimes en vertus. Il fallait que nous demeurions des êtres d'élite, des héros. Et voilà que, petit à petit, notre vie de tous les jours nous fait redescendre au niveau de l'humanité quelconque, au niveau de l'humanité pour qui est faite la loi. »

Elle releva son regard vers lui :

« Alors?... » dit-elle.

« Alors, dit-il, je crois qu'il n'y a pas de remède. Lentement, cette vie que nous menons achèvera de nous enliser. Nous n'étions pas fait, toi et moi, pour gagner notre pain quotidien : nous avions franchi l'étape qui sépare les deux classes de l'humanité, — l'inférieure qui s'occupe de vivre, la supérieure qui s'occupe de philosopher. — Reculer de celle-ci à celle-là, reculer volontairement comme nous avons

fait, est coupable. Et il n'y a pas de remède. Il faudrait changer de classe, changer de vie... et nous ne pouvons pas ! Il faut vivre d'abord !... »

Elle réfléchissait, les sourcils froncés. Elle répéta :

« Il faut vivre... »

Puis elle se tut une longue minute. Elle semblait rassembler ses pensées éparses et peut-être aussi son courage. Lui regardait les dalles où le savon achevait de sécher.

« Ecoute.... » dit-elle soudain.

Elle commença de parler d'une voix basse et nette. Aux premiers mots qu'elle dit, il tressaillit et s'effara. Mais elle le contint d'un geste très doux ; et, maîtrisé, il l'écouta jusqu'au bout en silence.

Quand elle eut fini, il murmura : « Fiat volontas tua ! » puis, s'agenouillant devant elle, il baisa le bas de sa robe.

XXII

Pierre Villiers, le lendemain, ne retourna pas à l'usine. Par lettre, il informa MM. Charruyer et Cie qu'à l'avenir il leur faudrait se passer de ses services.

Puis il se rendit à Lyon. Là, il vendit en Bourse tous ses titres de rente. Il revint le soir même, rapportant dans son portefeuille trente-huit billets de mille francs, — toute leur fortune. — Il trouva la maison sans meubles et les malles faites. A la porte, l'écriteau : *A louer, quatre pièces au quatrième,* était accroché déjà.

Un commissionnaire emporta le bagage. Eux partirent à pied. Ils n'avaient dit adieu à personne. Au bout de la rue, elle se retourna pour revoir, une dernière fois, les deux petites fenêtres au haut de la façade grise. Et peut-être qu'elle eût envie de pleurer ; mais elle ne pleura pas.

A la gare, ils prirent l'express de 9 heures 14 : deux billets de première classe, pour Paris.

XXIII

Ils restèrent quinze jours à Paris. Elle passa toutes ses après-midi chez les couturiers, choisissant et essayant des robes très belles. Insouciants, ils jetaient l'argent à pleines mains.

Et, chaque jour, elle employait de longues heures à des soins de toilette minutieux, luxueux. Ses mains, baignées, poncées, massées, redevinrent très vite des mains fines et pures, des mains de statue.

Le quinzième soir, ils repartirent. Cette fois, ils allèrent à la gare de l'Est, reprendre le train conventionnel qui, deux ans plus tôt, les avait amenés de Constantinople en France, — du Rêve dans la Réalité....

Ils s'en retournaient vers le Rêve.

XXIV

Ils arrivèrent par une matinée d'août, radieuse. Une écharpe de brume blonde embuait le Bosphore, et le soleil, sur le miroir ridé de la mer, allongeait un flamboyant cyprès de reflets d'or.

Les mosquées rondes, les minarets pareils à des cierges ciselés, et les palais de marbre parmi les chaumières de bois les reconnurent et les saluèrent. Leur ancien amour, intact, éternel, les guettait à chaque tournant du chemin.

XXV

Ils logèrent au Summer Palace, dans le plus somptueux appartement. Ils eurent leur victoria et leurs chevaux, les plus beaux qu'on put trouver; leur caïque aussi, à trois paires de rameurs.

C'était le plein milieu de la Saison. Sur l'eau passaient les bateaux de plaisance, ensoleillés d'ombrelles claires et de chapeaux couleur de printemps. Sur les quais, c'étaient les voitures à grandes livrées et les cavalcades d'amazones piaffant et caracolant. Dans la prairie de Buyuk-déré, les joueurs de polo galopaient sans trève.

Eux, les amants, prirent place avec éclat au milieu de cette vie mondaine bouleversée par leur venue. Dans le livre du Summer, ils signèrent sur la même ligne, fièrement, leurs deux noms où sonnait encore

l'écho des anciens scandales : — *Pierre Villiers*. — *Madame de Romans*. — Et, dès le premier soir, on les vit, dans la grande salle à manger blanche, dîner à une table jonchée de roses, assis l'un à côté de l'autre, et si proches que leurs épaules s'effleuraient.

On les revit le lendemain. On les revit tous les jours, à toutes les heures, — aux repas, à la promenade, à pied, en voiture, en caïque, toujours seuls, demi-enlacés, les mains unies, éclaboussant toute la terre de leur amour triomphant, radieux, surhumain.

« Le bonheur dans le crime... » avait murmuré quelqu'un, d'abord.

Mais bientôt les gens sincères avaient protesté :

« Allons donc ! Nous ferions tous ce qu'ils ont fait, si nous en avions le courage. Et, d'ailleurs, regardez-les : il n'y a pas une once de remords dans leur joie ! »

XXVI

Ils allèrent deux fois, comme en pèlerinage, au cimetière de Féri-keuy ; et sur les deux tombes de M. d'Epernon et du prince Cernuwicz, ils répandirent assez de violettes pour que la terre en fût entièrement revêtue. Et tout le monde comprit bien qu'ils rendaient ainsi grâce aux manes de ceux qui avaient contribué, par leur sang, à les unir.

XXVII

Ils firent d'autres pèlerinages. Ils retournèrent dans le parc d'Angleterre, et s'assirent au pied de la falaise à pic que couronnent les cyprès et les pins parasols. C'était le soir. Le crépuscule brun montait des collines d'Asie et trois étoiles scintillaient faiblement au dessus du Bosphore. Au bras l'un de l'autre, ils marchèrent par les allées déjà nocturnes, et, de la plus haute terrasse, contemplèrent le grand fleuve immobile. C'était en ce lieu même que leur amour était né...

Ils allèrent encore dans la forêt du grand vizir. Je ne sais pas combien d'heures ils passèrent dans la petite île au milieu de l'étang. Comme autrefois, il s'asseyait sur le banc de mousse. Elle, étendue à ses

pieds, lui abandonnait mollement sa tête d'or, dont les cheveux dénoués coulaient en grandes ondes jusque sur l'herbe....

Peut-être des importuns les surprirent-ils ainsi. Mais, cette fois, personne n'osa même sourire.

XXVIII

Le mois d'août coulait comme du miel. L'automne, sur le Bosphore, vient tôt, précédé de fraîches nuits ruisselantes de rosée. Pressés de jouir des dernières heures tièdes, les gens se ruaient au plaisir. C'étaient des fêtes sur l'eau et sur la terre, des régates et les gymkhanas, des chasses, des bals champêtres, des villas illuminées....

Eux aussi, les Révoltés, ils eurent leurs fêtes. Toujours seuls, et dédaignant tout le reste du monde jusqu'à l'ignorer, ils s'enivrèrent davantage l'un de l'autre, dans une sorte d'apothéose de leur amour. Pour dîner avec lui à leur petite table parée comme un autel, elle mit des robes d'impératrice. Pour leurs promenades sur l'eau, ils eurent une barque pleine de

violons qui suivait leur caïque, et, la nuit, des torches sur tout le Bosphore. Devant la porte de leur chambre nuptiale, chaque soir il renouvelait un tapis de roses fraîches.

XXIX

Septembre vint. D'abord, ce fut l'anniversaire du Padischah. Le Bosphore, et Stamboul, et Péra, et l'Europe, et l'Asie, s'embrasèrent de cent mille artifices bariolés. Jusqu'à la sixième heure turque, le ciel flamboya de fusées et de soleils. Mais quand la dernière gerbe fut retombée, la lune se leva couleur de sang, présage d'hiver.

Le lendemain matin, madame de Romans, penchée à sa fenêtre, eut un petit frisson : le vent soufflait de la mer Noire, froid.

Elle rentra. Dans leur salon, Pierre Villiers, debout et immobile, l'attendait. Il l'appela tout près de lui, d'un geste très tendre. Et quand il l'eut serrée dans ses bras, il ouvrit sous leurs yeux le portefeuille aux billets de banque...

Le portefeuille était vide.

Les trente-huit papiers bleus, un à un, s'étaient envolés...

L'amant et la maîtresse, bouche à bouche, se regardèrent. Lui se taisait. Elle, sut sourire.

XXX

Le soir, comme tous les soirs, ils firent avancer leur caïque. Le vent s'était apaisé, la nuit s'annonçait tiède encore.

Par un caprice soudain, Pierre Villiers ordonna aux caïkdjis de mettre pied à terre. Et lui-même prit une paire d'avirons tandis que sa maîtresse s'étendait seule dans la chambre d'arrière.

Sur le quai, deux valets de pied les éclairaient avec des flambeaux. Les musiciens ordinaires attendaient, leurs violons accordés. Madame de Romans les renvoya tous :

« Ce soir, silence ! »

Raidissant ses bras, Pierre Villiers tira sur les poignées de frêne. Le caïque, lentement, prit sa course dans la nuit.

Ils ne parlèrent pas, — pas plus qu'ils n'avaient parlé sept cents nuits plus tôt, le soir où, pour la première fois, leurs deux bouches s'étaient mêlées.

Il faisait profondément noir. Le Bosphore était comme un drap de catafalque, piqueté de beaucoup de petites larmes d'argent — les étoiles refletées.

Au milieu du détroit, Pierre Villiers cessa de ramer. Le caïque flotta inerte, et le courant du nord l'emporta mollement entre les deux rives lointaines. Les villages d'Europe et d'Asie, Buyuk-déré, Thérapia, Yéni-keuy, Canlidja, Béicos, scintillaient à peine à l'horizon circulaire. Et, sur l'eau déserte, on était comme dans un autre monde, séparé du monde lumineux des hommes par d'infranchissables espaces....

Alors Pierre Villiers se leva sans secousse, et, glissant à petits pas, avança vers l'arrière du caïque. Avec des précautions extrêmes, il parvint à la chambre aux tapis, et s'y coucha lentement, près de sa maîtresse.

Silencieux, ils s'enlacèrent. Le caïque, un peu tremblant, vacillait...

XXXI

Une étreinte d'amants, cela ne dure pas bien longtemps.

Il y eut un faible cri qui courut sur l'eau, — le cri de joie, le dernier cri de joie d'une femme.

Violemment, leurs mains unies appuyèrent ensemble sur le bord du caïque. Le caïque céda, — chavira....

Et tout fut fini.

En mer, zilhidjé 1324.

LA GRANDE MURAILLE

A Gérard d'Houville.

I

Quand la petite Nectar eut dix ans, et qu'elle sut les choses qu'on enseigne à l'école arménienne de Kadi-keuy, ses parents la prêtèrent à Perrouz hanoun, la grande artiste du théâtre turc, pour qu'elle apprît à danser.

Et la petite Nectar, après un apprentissage fatigant et sévère, devint Nectar hanoun, danseuse, chanteuse et comédienne, trois métiers qui n'en font qu'un, en Orient.

Son père avait dit : « C'est un bon état pour elle, parce qu'elle est jolie et souple. Alors, elle gagnera beaucoup d'argent, non seulement au théâtre, mais encore dans les harems, où les dames turques la feront venir comme maîtresse de chant, et aussi pour se débaucher avec elle. »

Et sa mère avait ajouté : « Sans compter qu'au théâtre elle sera vue les jours de représentations par beaucoup de Turcs et de Chrétiens riches, qui lui donneront encore davantage d'argent pour coucher une nuit avec elle. »

Le père et la mère de la petite Nectar étaient Arméniens. C'est pourquoi tous deux, et leur fille aussi, prisaient l'argent par-dessus toutes choses : car tel est l'esprit de leur race.

II

Le père et la mère de la petite Nectar habitaient à Kadi-keuy une maison de bois pareille à toutes les maisons des Arméniens du peuple. Ils étaient pauvres, mais pourtant vivaient sans beaucoup travailler, parce que, si peu d'argent qu'ils eussent, ils le prêtaient aux Turcs, qui n'entendent rien à l'usure, et leur gagnaient de gros intérêts.

La petite Nectar avait une sœur et un frère. La sœur était grande, et elle avait déjà un bébé, mais elle ne savait pas de qui. Le frère plus jeune courait les rues, et gagnait des métalliks à guider les touristes dans le grand cimetière de Skutari d'Asie.

Tous ensemble vivaient très unis et heureux, quoiqu'ils eussent peur des Turcs, qui parfois

deviennent fanatiques et font des massacres, — quand ils n'ont plus du tout d'argent pour payer aux pauvres prêteurs arméniens leurs justes intérêts.

III

Tout le temps de son apprentissage, et même plus tard, quand elle dansa et chanta au théâtre, et fut enfin, comme Perrouz hanoun, une artiste et une étoile, Nectar hanoun ne manqua jamais de s'asseoir, toutes les fois que ce fut possible, à la table de famille, — non plus que de rapporter honnêtement à la maison tout l'argent qu'elle gagnait de diverses manières.

Car elle était une jeune fille irréprochable selon sa race, et le Dieu des Arméniens se réjouissait d'elle. Tout ce que ses parents avaient souhaité qu'elle fût, elle le devenait.

IV

Perrouz hanoun avait vite pris en amitié son élève.

Perrouz hanoun avait quarante ans. C'était une Arménienne très grasse et qui avait été très belle. Elle avait encore un charme réel et prenant, et le public était enthousiaste d'elle. En Turquie, comme aux pays franks, les artistes sont mieux goûtées quand elles sont déjà mûres. Leur grâce et leur talent, presque entamés par la vieillesse, apparaissent plus fragiles, plus touchants et plus précieux.

Nectar hanoun, toute jeune et trop mince, mais docile et appliquée, commençait à gagner le suffrage des connaisseurs. Perrouz hanoun était fière de son élève ; en outre, elle la trouvait jolie, et lui enseignait avec beaucoup de plaisir les caresses que préfèrent les

dames de harems. Ces leçons sensuelles, souvent prolongées et répétées, préludaient entre les deux amies à de longues causeries et à des confidences ; — car toutes deux étaient de même race et d'éducation pareille, tellement que les pensées de leurs deux têtes se ressemblaient et s'échangeaient aisément avec une joie réciproque.

V

Le théâtre d'Hassan effendi, où jouaient Perrouz hanoun et Nectar hanoun, était une belle baraque ronde en planches vernies avec un rang de loges grillées pour les dames turques. Sur la scène on jouait des comédies très amusantes, et on dansait en intermède. Les danseuses s'agitaient mollement, deux à deux ou l'une après l'autre, et pimentaient la saveur de leurs attitudes par des paroles lascives chantées sur des airs sauvages ou plaintifs.

VI

Nectar hanoun fut d'abord admirée pour sa beauté évidente, avant de l'être pour son talent qui croissait.

Les spectateurs l'applaudissaient tous, chacun suivant la manière de sa race. Les Turcs riaient fort et battaient des mains. Les Grecs attachaient ensemble deux colombes, et les jetaient liées sur la scène. Les Franks, quand il y en avait, se levaient, criaient « bravo », et lançaient les fleurs de leurs boutonnières.

Souvent, après la représentation, les plus enthousiastes, Musulmans ou Chrétiens, attendaient à la petite porte. Mais, instruite par Perrouz hanoun, et très prudente, Nectar hanoun n'écoutait rien et se hâtait vers son araba ou son caïque.

Et c'était alors que son petit frère, habitué à ces choses, allait tirer, par leur manche, les admirateurs, et débattait, comme il convient, les marchés.

VII

Cela se passait différemment avec les dames turques qui, du fond de leur loge grillée, avaient trouvé Nectar hanoun à leur goût.

Les dames turques envoyaient sans mystère une servante frapper à la maison arménienne de Kadikeuy. Et la servante présentait officiellement à Nectar hanoun les sélaam des dames du harem, et la conviait à venir, demain, ou après-demain, à telle heure, dans leur haremlick, pour une leçon de danse.

Les haremlick de la Turquie sont grillés soigneusement par de petites lattes de bois croisées en diagonales. Ni vous ni moi ne saurons jamais ce qui s'y passe.

VIII

Et peu, à peu, Nectar hanoun devint célèbre, quoiqu'elle n'eût encore que dix-neuf ans. Sans quitter le théâtre d'Hassan effendi, dont elle était maintenant la seconde étoile, ne le cédant plus qu'à sa maîtresse chérie, Perrouz hanoun, elle dansa et chanta sur d'autres scènes, pour gagner plus d'argent, en excitant la jalousie des directeurs de troupes.

IX

Or, un soir, elle dansait à Péra, dans un théâtre de Franks et de Giaours. Là, les choses ne se passent pas comme à Skutari ou à Stamboul. Et ce fut, pendant un entr'acte, la vieille femme qui ouvre la porte des loges qui s'en vint l'avertir qu'un spectateur désirait l'aimer.

« Est-ce un Turc ? Est-il vieux ? Combien donne-t-il ? » demanda-t-elle d'abord prudemment.

« Il n'est pas vieux. C'est un Frank de France. Il donnera ce que tu veux. »

Nectar hanoun songea que les Franks valent mieux que les Turcs, car leurs femmes étant moins jalouses, le danger est plus petit.

« Il parle turc, tu sais, insistait la vieille, qui voulait gagner son backchich ; il parle turc très bien.

— Oh! dit Nectar hanoun, cela m'est égal qu'il parle turc ; avec les Etrangers, même quand on se comprend, on n'a jamais rien à se dire... Mais qu'est-ce que cela fait ? Je veux bien coucher avec lui... »

X

Nectar hanoun donna rendez-vous à l'Etranger dans la maison turque de la rue Abdullah. C'est une maison très mystérieuse, que les pachas choisissent pour leurs intrigues tout à fait secrètes. Elle a deux portes qui donnent sur deux carrefours obscurs. Et n'importe qui peut passer par là sans être remarqué, parce que c'est le chemin le plus court entre la rue Sira Selvi et la rue de Péra, deux rues très élégantes de Constantinople.

Nectar hanoun n'avait pas besoin de tant de précautions pour recevoir l'Etranger. Mais Perrouz hanoun lui avait enseigné que les amants aiment, par-dessus tout, le mystère, même inutile. En outre, elle était de sa race, — la plus craintive et la plus rusée du monde : Allah a fait le lièvre, le serpent et l'Arménien.

XI

Dans leur chambre tapissée de nattes et meublée de divans et de tapis, Nectar hanoun et l'Etranger essayèrent d'abord de converser, avant l'amour.

L'Etranger parlait très bien turc.

« Quand vous dansiez, dit-il avec courtoisie, j'ai cru voir un papillon et une sauterelle. »

Et il dit beaucoup de choses aimables, à quoi Nectar hanoun répondait par d'autres compliments. Mais il voulut ensuite lui expliquer pourquoi il la trouvait belle et artiste, et elle ne comprit pas du tout ses raisons : il l'admirait à tort et à travers, louant ce qui était le moins bien, négligeant ce qui était le mieux! D'ailleurs, elle ne s'étonnait pas, sachant bien que les Etrangers sont toujours ainsi. Et, poliment, elle continuait de le remercier avec des révérences turques, la main au sein, puis à la bouche, puis au front.

XII

...Ils s'étaient enlacés sur le divan, et ils avaient joui l'un de l'autre. Dans le plaisir, elle avait crié : « Aman ! aman ! aman ! » comme crient toutes les femmes d'Anatolie. Et lui avait crié aussi, mais des mots inconnus, des mots d'une langue incompréhensible...

XIII

Ensuite ils se reposèrent. Il la pria de rester nue et de prendre devant lui l'attitude cambrée d'une de ses danses. Elle voulut bien, quoique ne comprenant pas sa fantaisie.

« Pourquoi maintenant? songeait-elle. Il n'a plus besoin de s'exciter, puisque c'est fini? Et d'ailleurs il n'est pas vieux..... »

XIV

Soudain l'Etranger pleura :

« O petite fille, disait-il dans ses larmes, il n'y a plus un seul voile entre ton corps et le mien, et, tout à l'heure, nous n'étions qu'un même être enivré par une même caresse. Pourtant, nos âmes sont encore, seront toujours deux inconnues, effroyablement lointaines l'une de l'autre et qui jamais ne se comprendront. Il n'y a rien de commun entre toi et moi, et c'est la chose la plus triste de toutes les choses.

« Parce que nos mères nous ont enfantés des deux côtés de l'Océan, parce qu'on nous a endormis dans nos berceaux avec des chansons différentes, parce qu'on nous a inventé des dieux qui ne se ressemblent pas, voilà qu'une Grande Muraille est entre nous, plus haute, plus farouche, plus infranchissable cent fois que celle de la Chine. »

XV

Nectar hanoun écouta très attentivement.

Mais elle ne comprit guère que ceci : l'Etranger avait du chagrin. Alors, pour le consoler, elle le reprit entre ses bras souples.

XVI

Des jours passèrent. Nectar hanoun dansait chaque soir dans divers théâtres. Plusieurs fois l'Etranger lui demanda de revenir dans la maison turque de la rue Abdullah. Elle revint très volontiers, n'ayant pas de répugnance pour lui. D'ailleurs il payait cher.

Mais, maintenant, ils n'échangeaient que de courtes phrases polies. Et ils s'aimaient en silence. Ou bien encore, quand il l'en priait, elle demeurait nue devant lui, dans sa belle attitude cambrée. Et il la regardait avec mélancolie.

XVII

Un jour, l'Etranger lui envoya la vieille femme qui ouvre les loges :

« Hanoun effendim, ton ami frank voudrait te faire danser et chanter, en costume, devant des seigneurs de son pays, qui sont venus lui rendre visite à Stamboul. »

Nectar hanoun dansait souvent dans les harems, devant les dames turques. Mais danser devant des Franks, c'était une chose nouvelle. Elle s'inquiéta. — Allah a fait le lièvre...

Mais précisément, les dernières pluies avaient beaucoup abîmé la maison de bois de Kadi-keuy, et les parents de Nectar hanoun pleuraient misère. Nectar hanoun calcula qu'un peu d'argent serait bien utile. Elle fixa son prix, et réclama un paiement d'avance. Le père de Nectar hanoun fit le lendemain repeindre à neuf sa vieille maison, avec de belle peinture rouge et jaune.

XVIII

A l'heure convenue, Nectar hanoun, dans son plus beau costume de tchinn ghane, entra dans la salle où les seigneurs franks attendaient.

Ils étaient huit ou dix. Ils avaient des dames avec eux. Des dames franques, naturellement, — dévoilées ; — très jolies.

L'une regarda Nectar hanoun avec d'étranges yeux noirs calmes. Et Nectar hanoun se sentit soudain percée par ces yeux-là comme par des épées.

Elle frissonna. Tout de même, elle surmonta son trouble, fit correctement ses révérences. Puis, à la mode des harems, elle vint tendre sa main aux dames dévoilées. Mais le cœur lui faillit en touchant celle dont les yeux la blessaient de plus en plus, la blessaient

jusqu'à l'âme... Et elle eut un grand étonnement bizarre, à sentir que la main qu'on lui donnait était douce, chaude et vivante, — pareille à sa propre main...

XIX

Nectar hanoun dansa.

...De tout son talent, de toute sa grâce : à l'Etrangère elle voulait, sans savoir pourquoi, prodiguer sa beauté et son art.

Elle dansa des pas jolis et sauvages. Ces pas-là, Perrouz hanoun les lui avait appris patiemment et minutieusement, et chaque détail en était réglé et immuable. Mais c'était tellement différent de tout ce que l'on voit aux pays des Franks que cela paraissait improvisé.

Elle s'élançait, impétueuse et aérienne, — et, tout d'un coup, cassait son élan, pour s'épanouir en une pose voluptueuse. — L'instant d'après elle repartait : elle tournoyait comme éperdue, — et, soudain, se figeait, les poings aux hanches ; et ces hanches lascives

achevaient le rythme interrompu. — Immobile ensuite, et comme gaînée de marbre des pieds à la taille, son buste seul ondulait et se gonflait ; puis ses seins ; puis son cou ; puis sa tête malicieuse ; puis plus rien. — Et, brusquement rendue au mouvement, redevenue chair et vie, elle bondissait toute...

Elle chantait en dansant. Elle chantait des chansons très sensuelles et énervantes. Elle chantait d'une voix douce et rauque, pareille à la voix des femmes en amour. Et dans ce chant-là, il y avait des baisers, des étreintes, des spasmes. Mais ce n'était pas inconvenant du tout, à cause de la singulière et puissante volupté qui emplissait chaque son : une volupté grave, âpre, religieuse...

XX

Nectar hanoun dansa très longtemps. Devant l'Etrangère, elle aurait souhaité danser toute la nuit, danser toujours.

A la fin, elle se souvint du plaisir que préférait son ami frank, dans leurs rendez-vous d'amour. Alors, d'instinct, sans réfléchir, elle avança vers l'Etrangère, et, pour elle, avec une sorte d'avidité, elle s'offrit dans sa belle attitude cambrée.

XXI

Elle avait très chaud. De petites perles suintaient de ses tempes.

Les seigneurs franks la complimentèrent beaucoup, avec des phrases extrêmement polies.

L'Etrangère, à son tour, parla dans son langage inconnu, parla en souriant.

« Que dit-elle ? » demandait Nectar hanoun, anxieuse.

L'ami frank traduisait :

« Elle dit que Nectar hanoun est très habile et bien jolie; qu'elle lui plaît beaucoup...

— Et que dit-elle encore ?... que veut-elle ?... que pense-t-elle ? »

L'Etranger, doucement, hocha la tête.

« Petite fille, petite fille, il y a une Grande Muraille... »

XXII

Quand ils s'en allèrent, son ami frank lui demanda si elle voulait ce soir ?...

« Non, — dit-elle. — Demain seulement, s'il plaît à Allah... »

Et elle se hâta vers son araba. Et elle s'en fut très vite sangloter d'une étrange douleur entre les bras de Perrouz hanoun, qui la berça et la consola, avec des tendresses arméniennes.

Stamboul, Mahmoud pacha mesjid,
30 rebi-ul-ewel 1322.

Trois Hommes

304, LE KERREC, MATELOT

Aux équipages des croiseurs détachés au Maroc.

« Armez la baleinière deux ! »

Le sifflet du maître de quart appuie le commandement d'un trille aigu, et les caporaux d'armes galopent de la teugue à la dunette :

« A l'appel, les baleiniers deux ! à l'appel !... Les baleiniers deux embarquent ! »

Déjà, deux gars de bonne volonté apportent, à la course, les poulies de retour. Car la baleinière deux n'est point encore à la mer. Elle pend au bout de ses bossoirs, plus haut que le spardeck, à douze ou quinze

mètres au-dessus des vagues. Et il faut l'amener, avant de l'armer.

« Allons, les baleiniers deux!... Grouille-toi un peu, mon fils!... »

304, Le Kerrec, matelot de première classe, gabier breveté, patron de la baleinière deux, est tout juste en train de parachever l'astiquage du liston de cuivre de la dite baleinière. Confortablement juché dans l'embarcation, — à plat ventre sur la fargue, les jambes agrippées à un banc, le buste penché au dehors, la tête ballant dans le vide, — il frotte avec allégresse, en chantant un refrain de Morlaix.

Le coup de sifflet le dresse, ahuri, son fourbissage d'une main, sa pipe de l'autre :

« Quoi c'est donc, alors? V'là qu'on m'arme à c'te heure? Et par le temps d'aujourd'hui? »

Le fait est que la houle est creuse, et le vent plus que frais. L'ordinaire d'ailleurs, ce temps-là, sur cette damnée côte marocaine! De grandes vagues rageuses déferlent d'un horizon à l'autre. Et le *Ça Ira*, quoi que au mouillage, roule et tangue pis qu'en plein océan.

A deux milles par tribord, la plage jaune et verte disparaît sous une formidable frange d'écume : la barre. On aperçoit à peine, au-dessus des embruns

tumultueux, la ville maure en dentelle de chaux bleuâtre et ses hauts minarets à clochetons.

« C'est-il qu'on est saoul, donc, d'envoyer ma baleinière dans c'te barre-là ?... Bon sang !... Misère !... »

Et 304, Le Kerrec, crache violemment. Alerte, il n'en dispose pas moins l'embarcation, bouchant le nable, dégageant le gouvernail et larguant l'amarrage des avirons. Après quoi, son brigadier d'avant, 356, Korcuff, étant venu le rejoindre, en grimpant comme un chat le long du bossoir, les deux hommes s'accrochent aux tire-veille, et crient : « Paré ! » Les poulies grincent, les palans filent, et la baleinière deux descend sans encombre jusqu'à l'eau. Clac ! le déclanchement des crocs qui s'ouvrent... La baleinière flotte. Tout de suite une lame agressive la lance contre le flanc du croiseur. Mais plus prompt qu'elle, 304, Le Kerrec, oppose au choc une gaffe vigoureuse :

« Veille devant, Korcuff !... Veille à déborder, toi aussi, donc !...

— Y a du bon !... » affirme Korcuff.

Suspendus en grappe à l'échelle du tangon, les cinq autres baleiniers dégringolent l'un après l'autre dans l'embarcation cahotée. Du bord, un ordre arrive entre deux rafales :

« Mâtez !

— Et allez donc ! grogne 304. A la voile, avec des risées comme ça, c'est ce qu'il faut !.... Ah ! misère !... Ousqu'est mon ciré, bon sang ?... »

Il enfile le vêtement de pluie. Et, dans l'instant, un paquet d'eau lui saute au visage, prouvant l'utilité de la précaution.

La baleinière deux, cependant, hale à culer, et accoste la coupée arrière. Un officier en civil — un gamin sans moustache, joli et fin, très élégant — s'avance sur la plate-forme.

« Tiens ! fait 304, Le Kerrec, m'sieu Latoque ! Alors donc, je m'épate plus. Envie qu'il a d'aller à terre, le pauvre gosse ! Un mois, bientôt qu'il n'est pas descendu !... c'est jeune, ça y démange !... Et probable aussi qu'il y a quéque papiers à porter chez quéque consul !.... »

Et il sourit largement. Sa mauvaise humeur s'est envolée. D'abord, c'est un chic type, m'sieu Latoque : pas dur avec le monde, et qui sait ce que c'est qu'une écoute ! et puis, un gars d'attaque : partout où l'on descend seulement trois fois, il fiche un mari cornard ! Et, tout ce que vous voudrez, mais un enseigne comme ça, ça flatte !

Du haut de la coupée, il piaffe déjà, le gosse :

« Eh bien ! 304 ! c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Arrive donc, foutre !... »

304, Le Kerrec, sourit de plus belle. Hein ?... il jure comme il faut, cet enseigne !... Allons-y ! faut pas le faire languir :

« Ben ! Kercuff ! Et ta gaffe ? Quoi donc que tu fais avec ? »

Une lame énorme soulève la baleinière presque au niveau de la coupée. Bondissant comme un cabri, l'officier tombe à pieds joints dans l'embarcation, s'assied, empoigne le timon, et commande : « Pousse ! » dans la même seconde :

« C'est jeune, mais c'est un marin ! mâchonne 304, Le Kerrec, admiratif.

— Hisse la misaine ! » ordonne l'enseigne.

La voile déployée claque comme un parterre de théâtre. La baleinière deux, prise en travers, se couche.

« File l'écoute !... »

Le matelot préposé à cet office s'en acquitte assez mal. Mais 304, Le Kerrec, d'un coup de poing au défaut de l'épaule, le rappelle délicatement à son devoir :

« Failli chien ! Enfant de ta mère ! Si t'écoutais, quand on te parle ? »

L'écoute filée, la baleinière s'est redressée, tant bien que mal. Et, vent arrière, elle pique droit sur le rivage.

A cent mètres de la barre, 304, Le Kerrec, risque un conseil :

« Lieutenant !... Faudra vous méfier, rapport aux lames de fond... »

Le gosse, gentiment, allonge sa petite main gantée et claque l'épaule de l'homme :

« As pas peur, mon vieux 304 !... »

Puis, soudain sérieux, il se lève pour y mieux voir, et gouverne debout. Car l'instant dangereux approche.

La barre est une falaise d'écume, au milieu de laquelle l'appontement de bois s'avance, submergé, rongé, délabré comme une épave. Impossible de débarquer aux premières échelles. Il faut aller plus loin. Il faut franchir la barre. La baleinière, sa misaine gonflée en ballon, s'y précipite comme dans un gouffre.

« Attention, mes gars ! »

Trois coups de tangage, effrayants... Une chute verticale au fond d'un fabuleux trou glauque... L'ascension d'une montagne liquide derrière le trou... Une seconde chute... Une seconde ascension... C'est fini ! La barre est franchie. Maintenant, la baleinière flotte en eau presque calme.

« Amenez la misaine !... Accostez l'escalier !... »

L'enseigne Latoque, aussi leste à l'arrivée qu'au départ, a sauté sur la troisième marche. Il se retourne.

« Rentrez à bord, maintenant. Et merci, mes garçons !... Ah ! bien entendu, vous... »

Il va dire : « Vous rentrerez à l'aviron », parce que c'est un peu risqué, de naviguer à la voile sur cette mer là. Lui, Latoque, ça le connaît : il a couru si souvent en régates, à Cannes et à Dieppe... Mais ce brave 304, il ne lui faudrait qu'une embardée...

Oui, l'enseigne Latoque va dire : « Vous rentrerez à l'aviron », quand, du haut de l'escalier, une voix l'appelle :

« Jean !... Enfin !... c'est vous !... »

Une dame accourt, une toute jeune dame très blonde... L'enseigne Latoque oublie net 304, Le Kerrec, la baleinière deux, le vent qui souffle et la barre qui gronde. L'enseigne Latoque monte quatre à quatre l'escalier vermoulu, et disparaît, la dame blonde et rose serrée dans son bras...

« Et ne le lui fais pas dans le dos ! » commente 356, Korcuff, gouailleur.

Mais 304, Le Kerrec, ne goûte pas ces plaisanteries contraires à la saine discipline.

« Ferme donc ta manche à saletés, toi ! Et déborde, qu'on pousse d'ici !...

— On démâte ?

— Si je veux !... c'est-il toi qu'es patron, ou moi ?... »

Démâter... Evidemment, qu'il faudrait démâter, et 304, Le Kerrec, le sait mieux que personne !... Mais voilà ! c'est 356, Korcuff, qui a parlé de ça le premier ! Korcuff, qui n'est que brigadier !... Ma Doué ! de quoi se mêle-t-il ?

Démâter !... Après tout, on est libre : le lieutenant n'a pas donné d'ordre... Et il est bien venu à la voile, lui !... Pourquoi qu'on ne retournerait pas de même ? On n'est pas des marins d'eau douce ! On sait gouverner, peut-être !...

Précisément, voici 356, Korcuff, qui verse du pétrole sur le feu :

« Dis donc, toi qu'es patron ?... C'est-il bientôt que t'accouches ? On démâte, ou on démâte pas ?

— La chique ! » lance 304, agacé.

Et, résolument :

« Pousse, que je dis !... Pousse !... Et hisse la misaine ! Et hisse la grand'voile, aussi donc ! »

La baleinière deux, enlevée d'une rafale, s'élance, rapide comme un goéland.

Attention !... voici la barre !...

304, Le Kerrec jure tout bas, entre ses dents serrées. Ça se présente mal, ce passage. D'abord, on

n'est plus vent arrière, naturellement. On est au plus près, et la baleinière donne une terrible bande. Les vagues la prennent par le flanc, et c'est comme une dégelée de soufflets qui claquent contre sa joue babord....

Et puis.... et puis.... m'sieu Latoque n'est plus là!... Et sa jeune expérience ne ferait pas mal dans le paysage...

« Veille au grain ! » a murmuré 356, Korcuff, inquiet.

C'est le moment ! la première lame se gonfle sous l'étrave. La baleinière deux bondit à vingt pieds de hauteur, et retombe dans le redoutable creux... Aïe ! ça débute médiocrement : la deuxième lame a déferlé trop tôt ; une trombe d'eau s'abat, emplissant jusqu'au bord l'embarcation écrasée.

« Bon sang de bon sang de bon sang !... »

Troisième lame. La baleinière, trop lourde à présent, ne bondit plus. La lame, géante lutteuse, l'empoigne à bras le corps et pèse irrésistiblement sur les deux voiles à la fois. Culbutée, terrassée, vaincue, la baleinière chavire. Les sept hommes lancés comme des fétus, lâchent prise, et sont incontinent roulés vers la plage. Ils s'y retrouvent le quart d'heure d'après, au complet sinon intacts : tout le monde saigne des mains,

des genoux et du visage; 356, Korcuff, a la cheville foulée, et 304, Le Kerrec, le bras droit cassé.

« Manque tout de même personne !... Y a du bon ! » observe philosophiquement l'un des naufragés.

Mais l'ex-patron prend moins bien les choses :

« Tonnerre de tonnerre !... Mille bordées de marins juifs, soldats du pape !... J'aimerais mieux tous être crevés !... »

Et de sa main valide, il déchire sa vareuse de toile, furieusement...

« Eh non ! eh non ! vieux frère !... T'afflige donc pas comme ça !... Tiens !... A preuve ! V'là ta baleinière qui rapplique, elle aussi donc ! »

C'est positif. La baleinière rapplique, roulée à la côte comme son équipage. Elle dérive sens dessus dessous. Ses mâts arrachés flottent le long d'elle... Du coup, 304, Le Kerrec, galvanisé, oublie son bras droit :

« Tout de même ! On n'est pas encore foutu, peut-être !... On va la renflouer, c'te baleinière ! Hein ?... Hardi, mes fils ! Croche dedans ! »

Il se jette à l'eau le premier, nageant comme il peut, à cloche main. Tous ensemble, — oh ! hisse ! — ils soulèvent l'épave. Elle retombe. Ils redoublent. Elle retombe encore. Ils s'acharnent, — hisse, hisse donc ! — et déchirés, meurtris, sanglants, ils triomphent

enfin, ils retournent la coque flottante !... Ils grimpent dedans. C'est plein d'eau, comme juste. Mais le seau à épuiser n'est pas perdu. Allons, du nerf ! de l'huile de bras !

« Et les mâts, quoi qu'il faut en faire ?

— Attrape-les, donc ! Roule les voiles autour. Et ramasse tout sur les bancs au milieu... Compte voir aussi si les avirons sont complets en abord.

— Cinq, six, sept !...

— Ça va bien ! Chacun le sien, trotte !... Tu peux souquer, toi, 356, avec ton pied forcé ?

— Te frappe pas à cause de mon pied !...

— Bon !... Ça y est ? Avant partout !... Arrache !... »

Et, têtue, héroïque, la baleinière deux, ressuscitée, se lance derechef à l'assaut de la barre, — à l'aviron cette fois...

Au flanc du *Ça-Ira*, la baleinière deux accoste. De si loin, les timoniers de veille n'ont pas vu l'accident, ni le renflouage : la barre faisait écran. Et l'officier de quart, debout à la coupée, considère avec quelque surprise cette embarcation inondée, ces matelots ruisselants et à bout de forces :

« Fichtre ! le vin chaud ne sera pas de trop !... »

Cependant, 304, Le Kerrec, vient de monter à bord, non sans quelque difficulté. Son bras cassé le

pique dur, à présent, et enfle de minute en minute... L'officier de quart, soudain inquiet, voit devant lui un gars souriant, mais pâle comme un linge, et qui salue de la main gauche :

« Eh bien? Eh bien?... Qu'avez-vous, Le Kerrec?... Vous êtes blessé?... Où? Comment?... »

Mais Le Kerrec, — 304, Le Kerrec, patron de la baleinière deux, de la baleinière deux qui est là, sauvée, le long du bord! — hausse dédaigneusement les épaules :

« C'est rien, cap'taine! C'est pas gênant!... Mais je viens vous rendre compte pour la corvée de la baleinière... Alors, voilà, je vas vous dire, cap'taine : rien de particulier! »

Côte marocaine, mouharrem 1326.

108, LE DUC, MATELOT

« 108, Le Duc! à l'appel!... à l'appel, bon Dieu de bois!... C'est-il que tu es tombé sourd, à cette heure ici ?... 108, Le Duc!... Sors donc de ton trou, bougre de calfat!... »

108, Le Duc, matelot de deuxième classe, canonnier breveté, cumule, à bord du croiseur de la République *Pensée*, diverses fonctions, toutes de confiance, qui, du matin au soir et du soir au matin, le promènent au pas gymnastique dans tous les coins et recoins du bâtiment. 108, Le Duc, chef de la soute à munitions des pièces de 100 T. R. tribord milieu, briquait, dans l'instant, le bouchon autoclave de ladite soute; mais, au beau milieu de ce briquage, voici que la présence de 108, Le Duc, ordonnance du

lieutenant de vaisseau Villiers, est requise sur le pont arrière. Et 108, Le Duc, se précipite :

« Saleté de métier ! quoi qu'il y a encore ? »

Juste à temps, le caporal d'armes, d'un coup de coude charitable, lui ferme la bouche. Et 108, Le Duc, se fige brusquement dans une attitude de discipline, — les talons à peu près joints, la main droite esquissant le geste d'ôter le bonnet de travail :

« A vos ordres, cap'taine !... »

L'affaire doit être grave : le lieutenant de vaisseau Villiers est venu jusqu'au milieu du pont à la rencontre de son matelot. Même, il a oublié de mettre sa casquette !... Et le soleil tape : On est en rade de Smyrne et ce patelin-là, ça ne ressemble pas à la rade de Brest, donc !

« Le Duc ! allons !... au trot, mon petit ! j'ai besoin de toi. Viens dans ma chambre... »

Besoin de 108, Le Duc ?... Et pourquoi faire, aussi donc ?... Ça, c'est intéressant...

Les voilà dans la cabine, grande comme un mouchoir de poche. L'officier s'est assis sur l'unique chaise et plante son regard droit dans les yeux du matelot, debout devant lui.

« Ecoute!... tu vas te mettre en tenue... Et tu descendras à terre... par le canot qui va chercher les cuisiniers, à deux heures trente...

— Oui, cap'taine...

— Tu iras rue Parallèle... Tu sais où elle est, la rue Parallèle?... la première après le quai?...

— Je sais, cap'taine...

— Bon!... Au numéro 16, il y a une grande maison de bois, peinte en rouge... une ancienne maison turque...

— Je trouverai, cap'taine...

— Numéro 16, rappelle-toi!... C'est la maison de M. Erizian, l'armateur. Tu entreras par la porte de service. Il y aura probablement un *cavas* dans la cour... Un *cavas,* tu connais ça?... Un domestique tout rouge et tout doré, avec des ribambelles de pistolets et de yatagans?...

— Je connais ça, cap'taine...

— Tu lui demanderas madame Erizian, à ce cavas... madame, pas monsieur!...

— Bon, cap'taine!...

— Et... ceci, c'est le plus difficile... quand on t'aura introduit, tu diras à madame Erizian que tu viens de ma part... et tu lui donneras cette lettre...

celle-là... Prends!... Tu vois? j'ai écrit l'adresse sur l'enveloppe : *Madame Erizian, 16, rue Parallèle, Smyrne...*

— Je vois, cap'taine...

— Oui!... Ce n'est pas tout... »

Le lieutenant de vaisseau Villiers a hésité une seconde. Brusquement il se lève, et pose sa main droite sur l'épaule de son matelot :

« Ecoute encore, et écoute bien!... Si madame Erizian n'est pas seule... oui... s'il y a du monde avec elle, dans son salon... du monde : des amis, des parents, son mari, n'importe qui, enfin... alors, tu lui diras adieu, et tu t'en iras. Mais si, au contraire, elle est seule avec toi... toute seule... eh bien! avec la première lettre, tu lui en donneras une seconde... celle-ci... Tu vois? pas moyen de t'embrouiller : sur cette enveloppe-ci, je n'ai rien écrit, rien du tout, pas même le nom... »

108, Le Duc, incline silencieusement la tête, et, d'un geste lent, allonge la main vers l'enveloppe blanche.

« Attends, » fait l'officier.

Il rit, d'un rire qui n'a pas l'air de sonner bien net :

« Il faut tout de même que je t'explique, mon petit! Ce n'est pas une commission ordinaire, et je veux que tu saches... Tu es un marin, un marin comme moi...

Et les marins, quand ils vont croiser quelque part, ils aiment bien que l'horizon soit propre, pas? Voici la chose : madame Erizian m'a demandé d'écrire pour elle un petit discours... oui, un petit discours qu'elle doit prononcer... dans une espèce de cérémonie... comme qui dirait une distribution de prix, quoi!... Alors, j'ai écrit ce discours... Et je le lui envoie... Mais, bien entendu, tout ça est archi-secret... Et c'est madame Erizian qui sera censée l'avoir écrit, toute seule, son discours... Voilà pourquoi il faut que personne ne devine... personne, pas même M. Erizian... Tu comprends ?

Un sourire s'épanouit sur la bouche de 108, Le Duc : 108, Le Duc, a compris, — a tout compris ; — tout, oui : tout ce que vous comprenez vous-même. — Allons! c'est un « bon homme », le lieutenant de vaisseau Villiers ! Il sait dire les choses, — comme elles doivent être dites! — C'est bougrement vrai, ce qu'il a raconté en commençant : on est des marins tous les deux, Villiers et Le Duc!...

— Ça va bien, cap'taine! Soyez tranquille!... Excusez maintenant, donc : je vas me mettre en tenue...

Dans la batterie, 108, Le Duc, a tiré de son grand sac un tricot neuf; et il déplie une chemise à col bleu, miroitante.

« C'est-il que tu vas à la noce ? » demande le caporal d'armes, qui rôde autour des sacs pour ramasser les effets à la traîne.

« Un peu ! — affirme 108, Le Duc. — Et il y aura des binious, à cette noce-là, comme tu n'en as jamais vu, pays ! »

A la coupée, le canot des cuisiniers danse la carmagnole : la houle est creuse. D'un bond, 108, Le Duc, embarque sans dommage. Au hublot le plus proche, la tête du lieutenant de vaisseau Villiers apparaît :

« N'oublie rien ! — crie-t-il.

— Ayez pas peur, cap'taine ! — riposte 108, Le Duc, allègre : — j'ai tout le fourbi qu'il faut dans mon bonnet ! »

D'un doigt il montre sa coiffure, prudemment enfoncée jusqu'aux sourcils.

(De toute antiquité, les bonnets bleus à pompon rouge servent de portefeuilles aux matelots : il y a une place excellente pour les lettres, entre le drap feutré et la doublure de toile à voile...)

Maintenant, il est trois heures, et le brutal soleil confine les Smyrniotes dans leurs maisons grillagées. La rue Parallèle est déserte comme un Sahara. Et le numéro 16, toutes fenêtres closes, a l'air d'un palais de Belle au Bois Dormant...

108, Le Duc, sonne à la porte de service. Un très long temps s'écoule. Enfin, le cavas prédit apparaît.

« Madame Erizian ?

— *Evet, effendi !...* »

108, Le Duc, ignore le turc. Mais le geste d'accueil est suffisamment clair. Et le col bleu emboîte le pas derrière la livrée cramoisie.

Une cour, un escalier, un vestibule, un escalier, un corridor, un escalier, deux antichambres... Les vieilles bicoques turques sont compliquées...

Un salon, enfin, très luxueux, avec profusion de belles choses : tableaux, tentures, tapis, grands vases pleins de fleurs... 108, Le Duc, pense que ça doit être « dans ce genre-là, chez Fallières »...

Et, au milieu de ce salon, une dame... une dame très jolie... 108, Le Duc, l'apprécie telle du premier regard... Qu'on en juge plutôt : des yeux grands comme des écubiers, des cheveux couleur de filin neuf !... Grosse comme deux liards de beurre, par

exemple !... et, pour sûr, fragile comme une poupée de porcelaine !... 108, Le Duc, avance avec précaution. S'agit pas d'y aller comme à l'abordage : on la casserait !...

Cinq secondes de silence. La dame se lève. Elle est seule. 108, Le Duc, vérifie d'un coup d'œil ce point essentiel.

« Madame, — dit-il alors, vite et sans préambule, — c'est mon officier qui m'envoie... M. Villiers, vous savez... Il m'a dit de vous donner ça... »

108, Le Duc, baisse la voix :

« Et aussi ça... dans le cas que vous seriez toute seule... comme vous voilà... »

La dame, brusquement, est devenue rouge, — rouge comme le battant du pavillon national ! — 108, Le Duc, s'empresse d'expliquer :

— C'est votre discours, vous savez !... votre discours pour l'affaire... l'affaire comme qui dirait une distribution de prix... Ne vous troublez pas, madame !... M. Villiers m'a bien expliqué... Et je ne dirai rien à personne, allez !... C'est comme si « que je serais » muet, sûr et certain ! Vous pouvez avoir confiance ! »

Les belles joues, petit à petit, redeviennent blanches. La dame, qui commence à sourire, regarde le matelot.

« J'ai confiance, — dit-elle d'une gentille voix douce. — J'ai pleine confiance, monsieur Le Duc... Vous êtes monsieur Le Duc, n'est-ce pas ? Le capitaine Villiers m'a parlé de vous très souvent... Je vous connais bien... »

Ho ! il a parlé de Le Duc, M. Villiers ?... à cette jolie dame-là ?... Ça, par exemple, c'est poli !... c'est honnête !

« Monsieur Le Duc ?... vous boirez bien un peu de porto avec moi ? Je ne vous offre pas de thé, parce que les marins ne l'aiment pas toujours... Mais un peu de porto et un biscuit, vous voulez bien ? Asseyez-vous !... ici, dans ce fauteuil... Je vais vous servir... Vous avez bien cinq minutes ? Nous allons causer de votre navire !... Vous l'aimez, cette belle *Pensée* toute blanche ?... Le capitaine Villiers l'aime beaucoup... Et je sais que vous vous entendez parfaitement, vous et le capitaine... Alors vous devez avoir les mêmes goûts... »

108, Le Duc, confortablement calé au plus profond d'une large bergère, et son verre à porto dans la main, se sent tout à fait à son aise. Ça n'est pas intimidant, une dame comme ça, point fière, et qui sait de quoi il retourne !... On peut parler !... Et 108, Le Duc, parle. Il bavarde même, ravi d'être écouté, approuvé, compris. Il raconte les histoires du bord, puis les

histoires du pays. Et bientôt, très enhardi par le sourire si franc de la jolie dame, il se lance dans les confidences dernières, il nomme sa promise, la belle Jannik, celle de Landévennec, avec qui on doit « s'accorder », sitôt la fin de campagne... Et il énumère en grand détail tous ses plus chers projets d'avenir...

Madame Erizian, tout de bon captivée, répond, questionne, réplique, conseille... Et le temps passe très vite.

108, Le Duc, n'a cependant pas perdu la notion de l'heure. Une visite même très cordiale, ça ne peut pas se prolonger au delà des limites imposées par le savoir-vivre. On a beau être entre amis, on ne doit pas « se faire » indiscret...

108, Le Duc, se lève au plus juste moment, et prend congé :

« Madame... à présent... c'est pour « celui » de vous dire adieu... avec le respect que j'ai !... Pour M. Villiers, donc ? vous avez quoi à faire dire ?... »

Quoi à faire dire ? Madame Erizian, prise au dépourvu, hésite. Hum !... Quoi à faire dire ?... Trop de choses, peut-être, et trop délicates... Et elle se résigne à n'en dire aucune... Elle se résigne... avec une nuance de regret dans sa voix tendre :

« Rien... »

108, Le Duc, n'insiste pas. Il a compris, compris encore, — tout compris. — Et il salue :

« Alors, madame, à vous revoir... »

Mais madame Erizian l'arrête :

« Oh ! attendez, monsieur Le Duc... Attendez deux petites secondes... Je voudrais vous donner... »

Diable ! elle ne va pas offrir de l'argent, au moins? Ça, ça gâterait tout...

Mais non. 108, Le Duc, promptement rassuré, respire. C'est autre chose qu'elle offre, la jolie dame — autre chose qu'on peut accepter : deux pleines poignées de roses, arrachées aux grands vases qui embaumaient tout le salon :

« Tenez, monsieur Le Duc... Votre capitaine, quand il vient me voir, emporte toujours un peu de mes fleurs... Il les aime beaucoup, beaucoup... »

Madame Erizian sourit, d'un sourire malicieux...

« Aujourd'hui, puisque c'est vous qui êtes venu, c'est vous qui les emporterez... Je vous les donne, à vous... Et vous ferez sécher la plus belle dans un livre pour en faire cadeau, quand vous retournerez en Bretagne, à mademoiselle Jannik... »

A l'échelle bâbord de la *Pensée*, le canot des permissionnaires accoste. 108, Le Duc, saute à bord le premier et, tout droit, court vers la chambre du lieutenant de vaisseau Villiers...

A la porte il s'arrête et détache une rose de la gerbe, — la rose de Jannik... Elles sentent bon, ces roses-là !... Aussi bon, ma Doué ! que madame Erizian elle-même... Pauvre capitaine Villiers qui, aujourd'hui, n'a respiré ni les roses, ni la dame... Et ça doit être vrai — vraiment vrai — qu'il les aime beaucoup, celles-là et celle-ci...

108, Le Duc, cache dans sa *falle* la fleur de Jannik et frappe...

« Entrez !

— C'est moi, cap'taine ! Je viens vous rendre compte... Elle était toute seule, la dame... J'y ai remis les deux lettres... je veux dire la lettre et le discours... Et alors...

— Alors ? »

L'officier, les yeux avides, regarde le matelot...

« Alors, — 108, Le Duc, rouge comme braise, se jette à corps perdu dans le mensonge. — Alors, cap'taine, elle m'a dit de vous dire comme ça, la dame, qu'elle a bien de l'amitié pour vous... Et, à preuve, elle m'a donné ce bouquet-là, pour vous donner à vous !... »

Toulon, Dzem-ul-Akhir 1327.

464, TIPHAIGNE, MATELOT

Dans sa chambre d'acier, chaude comme un four, sous le soleil perpendiculaire qui tape dur la tôle blindée, Fargone, le lieutenant de vaisseau canonnier, achève l'interminable calcul des *points supplémentaires* et des *points exceptionnels* de ses quartiers-maîtres chefs de section. Autant de fois deux multiplications, deux divisions et deux additions que d'hommes. A chaque nouveau chiffre, Fargone jure, à cause du petit ruisseau de sueur qui coule tout le long de ses bras, des épaules aux ongles.....

A la porte, on frappe....

« Quatre heures moins cinq, cap'taine !

— Bon, merci !... »

C'est l'instant de monter « au quart ». Fargone, grognant, enfile le veston jeté sur la couchette, et ceint le ceinturon réglementaire.

Ça y est, hop ! en haut tout le monde !... Sur la dunette, on trouvera peut-être un soupçon de brise.....

« Cap'taine, la machine demande à vider les escarbilles..... C'est la 4e série qui est de corvée.....

— La 4e série aux escarbilles !..... »

Le maître de quart, sifflet au bec, répète l'ordre :

« Hui..... Hui..... Huitttt..... La 4e série aux escarbilles !..... »

Fargone, qui arpente la dunette de tribord à babord, fait demi-tour, et s'éloigne, sans plus de souci des escarbilles, dont l'extraction s'opère par l'escarbilleur électrique, sans difficulté possible....

Tout de même, un tumulte éclate là-bas, sur l'avant des cheminées. Un mot très énergique, lancé d'une voix suraiguë, siffle jusqu'à l'oreille de l'officier.

« Hein ? quoi encore ?... »

Galopant sur le pont, un caporal d'armes accourt :

« Cap'taine !..... Il y a 464..... 464, Tiphaigne..... qui refuse l'obéissance !.....

— Allons, bon !..... j'y vais !..... »

Fargone a juré de plus belle. Quelle « rouille », ce Tiphaigne ! incontestablement, la plus sale bête du bord !... Rien à en tirer, rien !.....

Alentour de l'escarbilleur, la 4e série forme le cercle. Au centre de ce cercle, 464, Tiphaigne, assis sur son derrière, oppose aux ordres les plus formels une magnifique inertie.

Congestionné de fureur, le maître de quart l'apostrophe :

« C'est-il oui, c'est-il non ? Une fois, deux fois, trois fois, 464 !..... voulez-vous manœuvrer le moteur ?

— Une fois, deux fois, trois fois, je ne veux pas, » déclare 464, Tiphaigne, d'une voix angélique.

Il a vraiment l'air d'un très doux séraphin, 464, Tiphaigne. Figurez-vous une figure de demoiselle, toute blanche et rose, avec des cheveux blonds qui bouclent malgré la tondeuse obligatoire, et de candides yeux couleur de ciel... A cette figure-là vous donneriez le bon Dieu sans confession !....

Heureusement, Fargone connaît le pèlerin.

« Tiphaigne !..... s'il vous plaît ?.... quand je vous parle..... vous pourriez vous lever ?.....

— Oui, cap'taine..... »

Il s'est levé. Mais son obéissance n'ira clairement pas plus loin. Et Fargone, qui ne s'y trompe pas, réfléchit, le temps d'un clin d'œil. — Répéter l'ordre? faire constater le refus?... Conseil de Guerre, alors! et tout ce qui s'en suit!..... Est-ce sage? Est-ce utile? La discipline, tout de bon, y gagnera-t-elle? L'équipage le connaît, cet homme qui résiste. Et l'équipage connaît Fargone. Si Fargone fait grâce, l'équipage comprendra très bien que cette grâce-là n'est pas faiblesse, qu'elle est pitié....

« Tiphaigne! demi-tour! allez en prison! Ça vaudra mieux!

— Oui, cap'taine!..... Aller en prison, je veux bien!..... »

Chez le commandant, Fargone, pièces en mains, expose le cas :

« L'homme est en prison, commandant. J'ai jugé que le meilleur était de l'y envoyer de pied ferme, sans insister pour obtenir l'obéissance qu'il m'eût certainement refusée comme il la refusait au sous-officier..... C'est une sorte de fou..... Responsabilité très atténuée.....

— Oui..... peut-être..... »

Le commandant a pris le livret matricule du délinquant :

« Tout de même, votre protégé.... il abuse un peu..... Vous avez lu le relevé de ses punitions?

— Oui, commandant!

— C'est coquet..... Deux cent seize jours de prison en dix-huit mois de service.....

— Oui, commandant!....

— Et des motifs exquis : *Trente jours : scandale sur territoire anglais, et avoir été ramené à bord sans pantalon par la police..... Soixante jours : dans la nuit qui a suivi le naufrage de la* DORDOGNE, *pendant l'évacuation du personnel, ayant été chargé de préparer du vin chaud, s'être mis en état d'ivresse folle.....*

— Il avait le naufrage gai, commandant!

— Oui..... les matelots sont rigolos, c'est classique..... Enfin, puisque vous y tenez.....

Le commandant se décide à sourire :

— Puisque vous y tenez..... Trente jours encore, avec un motif euphémique : Ecrivez : *Retard indéfini à exécuter un ordre.....* Allez, Fargone..... et dites à votre bonhomme qu'il vous doit une fière chandelle..... Biribi lui pendait au nez!.... »

Dans le compartiment du servo-moteur, désigné comme prison, 464, Tiphaigne, juché sur une glène de fil d'acier, médite.

« Hé ! là !... en bas !... 464 !... »

La barbe grise d'un sergent d'armes s'encadre dans le chambranle de la porte étanche :

« 464 !.... Le commandant, comme ça, vous colle trente jours..... »

464, Tiphaigne, qui s'attendait à mieux, s'étonne loyalement :

« Pas plus ?

— Pas plus..... Mais le capitaine m'a dit de vous dire comme ça que c'était rapport à la chose que le commandant n'est pas méchant parce que ç'aurait pu être le Conseil.....

— Pour sûr !... » affirme 464, Tiphaigne, convaincu.

Et, la seconde d'après, ayant pesé le pour et le contre :

« Ah ? il n'est pas méchant, le vieux ? on va pouvoir s'amuser alors donc !... »

Quinze jours ont passé. 464, Tiphaigne ne s'est pas « amusé » encore. A deux reprises seulement, par simple goût d'indiscipline, il a sali le parquet d'acier

de sa prison, et refusé net de rien balayer. Et, à deux reprises, Fargone, le lieutenant de vaisseau canonnier, a intercédé auprès du commandant. Les trente jours de prison sont devenus soixante, puis quatre-vingt-dix; mais le Conseil de Guerre ne s'est pas encore réuni.

« Fargone, — a dit le commandant, — vous êtes bien aussi têtu, dans votre genre, que le nommé Tiphaigne !..... C'est un parti pris, alors, d'épargner ce matelot qui se fiche de nous ?.....

— Tant que vous y consentirez, commandant !..... Je ne crois pas d'ailleurs que l'indulgence, même outrée, soit une mauvaise méthode.....

— Oh ! quant à ça.... Moi non plus !.... »

Quinze autres jours ont passé. 464, Tiphaigne, estime que l'heure a sonné des divertissements de bon goût :

Du fond de son servo-moteur, il hèle :

« Factionnaire !

— Quoi c'est que tu veux ?

— Va donc appeler comme ça le caporal d'armes... et dis-y que je veux parler à l'officier de quart..... »

Justement, c'est Fargone, l'officier de quart. Il se promène, à son habitude, sur la dunette, de tribord

à babord et de babord à tribord. Tiphaigne, encadré de deux hommes de garde, s'avance, et salue très correctement :

« Je voudrais parler au commandant, cap'taine !

— Au commandant ? Pourquoi ?

— Pour une chose personnelle, cap'taine.....

— Ah ?..... »

Fargone hésite. Une chose personnelle ?..... diable !..... qu'a-t-il encore inventé, 464, Tiphaigne ?.....

« Tiphaigne ?... si vous y tenez absolument vous parlerez au commandant... Mais ça risque de vous attirer des ennuis, vous savez ?... Voyons : si vous me le disiez d'abord à moi, cette chose personnelle ?

— Pas possible, cap'taine ! c'est une chose intime... pour le commandant.

— Bon. Attendez. »

Et Fargone, diplomate prudent, part en avant-garde :

« Commandant, j'ignore absolument ce dont il peut s'agir..... Mais vous connaissez l'homme.....

— Oh ! oui !.... plutôt deux fois qu'une !.... Faites-le venir..... je vous promets de ne pas le manger..... »

Dans le cabinet de travail du « vieux », 464, Tiphaigne, est entré ; et les hommes de garde sont ressortis.

« Eh bien ! Tiphaigne ? vous avez voulu me parler ? pour une affaire personnelle ?... Nous voilà seuls, allez-y !...

— Oui, commandant ! C'est pour « celui » de vous dire que la nature humaine a des exigences ! »

Ahuri, le commandant lève les sourcils. Tiphaigne, ravi de son effet, poursuit sa phrase, — laborieusement composée, et par cœur apprise :

« Des exigences !.... alors, commandant, comme il y a trente jours que je suis en prison..... et comme aussi donc je suis un matou pas coupé..... Alors, je vous demanderais comme ça de donner ordre à deux caporaux d'armes pour qu'ils me conduisent au..... »

Et il lâche le mot tout cru, froidement.

Un silence.

Malgré l'énormité du cas, le commandant n'a rien perdu de son flegme. Et il observe attentivement le matelot. 464, Tiphaigne, comprime tout juste sa joie triomphale. Ah ! tout de même ! Il est épaté, le vieux ! Ça coûtera ce que ça coûtera, mais pour du tafia, c'est du tafia ! et du bon ! du raide !...

Mais, brusquement, la situation se retourne. Et c'est au tour de 464, Tiphaigne, d'ouvrir une bouche immense. Le commandant, calme comme bronze, a répondu :

« Je regrette !.... Mais je viens de repasser dans ma tête le règlement..... Et le service des caporaux d'armes est nettement délimité..... Impossible de leur donner l'ordre que vous sollicitez : j'outrepasserais mes droits.... Et, en cas de réclamation, je serais désavoué par l'amiral !.... Je regrette !.... Retournez donc en prison. »

Et 464, Tiphaigne, l'oreille basse il retourne.

Ah bien ! il n'y a pas à dire : il s'est rudement foutu de 464, Tiphaigne, le vieux !....

Sur la dunette, le commandant raconte à Fargone l'incroyable aventure.

« Eh bien ! Etes-vous content de moi ? je ne l'ai pas mangé, vous voyez !...

— Ah ! commandant ! permettez-moi, très respectueusement, de vous féliciter !..... vous avez été admirable !....

— Peuh !.... un peu de présence d'esprit, voilà tout ce qu'il fallait.... Seulement, je me le demande : à quoi bon tant de peine pour sauver, tant de fois, et malgré lui, ce sauvage-là ?....

— Qui sait, commandant ? un homme sauvé; c'est encore un homme... un homme de plus !.... Qui peut dire combien d'hommes nous aurons besoin un jour !... »

Trois semaines ont encore passé. Et c'est l'Ecole à feu trimestrielle. L'escadre, division par division, défile devant le but, qui se découpe sur l'horizon en très lointaine silhouette grise.

« Les hommes punis de prison à l'appel sur le pont arrière !.... »

Sur la passerelle, Fargone répond au coup d'œil ironique du commandant.

« Tiphaigne ?.... Dame, commandant, j'espère bien que, par exception il ne refusera pas, aujourd'hui, l'obéissance !.....

— Souhaitons-le !... Qu'est-ce que vous en faites, pour l'Ecole à feu ?...

— Un pourvoyeur... »

Les canons, de leur voix effroyable, coupent le dialogue. Et Fargone, ses jumelles aux yeux, commence son réglage :

« Huit mille six cents... Huit mille deux cents... Feu continu... »

464, Tiphaigne, précisément vient d'être envoyé sous la passerelle, au canon de 164 m/m, 7 babord. A dix pas en arrière de la culasse, quarante cartouches et quarante obus sont alignés : les parcs de réserve. Les

pourvoyeurs, en ligne de file, assurent le va et vient des parcs à la pièce.

Au commandement, le pointeur a pressé sur sa détente. Le premier coup éclate. Les servants, à toute vitesse, rouvrent la culasse, arrachent la douille, et lancent dans l'âme fumante le nouvel obus et la nouvelle cartouche apportés par le premier couple de pourvoyeurs — Paré ! — Feu !

Le second coup éclate. Puis le troisième. Puis le quatrième...

« Haaa !... »

Une détonation effroyable. Un immense éclair rouge qui jaillit en arrière au lieu de jaillir en avant. Et quatre hommes qui s'effondrent, broyés. La poudre, la sinistre poudre, vient encore de faire des siennes ! Le quatrième coup est parti tout seul, avant que la culasse ne fût refermée...

Renversé par la secousse, et relevé dans la même seconde, Fargone, du haut de la passerelle, se précipite.

« Les cartouches !... Jetez les cartouches à la mer !... »

Elles flambent déjà, elles fusent : le feu du canon s'est communiqué au parc à cartouches. Et le feu du parc à cartouches va se communiquer au parc à obus. Or, les obus ne fusent pas, eux : ils explosent. Dix

secondes encore, et le cuirassé saute, comme jadis sauta l'*Iéna*...

Mais, à l'ordre de l'officier, une voix étouffée répond, du milieu de la fumée et des flammes :

— Oui, cap'taine !...

La voix de Tiphaigne... la voix de 464, Tiphaigne, qui, pour la première fois de sa vie, obéit...

Fargone l'aperçoit, bondissant, lui le premier, vers le plat-bord. A pleins bras, il brandit quatre cartouches d'où jaillissent quatre longues colonnes de feu. Et, derrière lui, les autres pourvoyeurs et les servants, et le pointeur, tous s'élancent à la rescousse. Quand l'officier arrive au bas de l'échelle, la dernière cartouche est à l'eau...

« Tiphaigne !

— A vos ordres, cap'taine !... »

Il s'avance, il salue. Et stupéfait, pétrifié, le lieutenant de vaisseau s'arrête, et salue à son tour :

Au bout du bras de 464, Tiphaigne, il n'y a plus de main : il y a une chose informe, rouge, d'où le sang gicle. L'explosion du canon a fracassé les cinq doigts du pourvoyeur. Et c'est avec ce moignon sanglant que 464, Tiphaigne, pour obéir, a empoigné les cartouches incandescentes.

Toulon, redjeb 1327.

TABLE DES MATIÈRES

DEUX FEMMES :

1 Les Mains Flétries. 11
2 La Grande Muraille 69

TROIS HOMMES :

1 304, Le Kerrec, matelot 99
2 108, Le Duc, matelot 111
3 464, Tiphaigne, matelot 123

Achevé d'imprimer
le 10 octobre 1909.

CE VOLUME EST MIS DANS LE
COMMERCE AU PRIX DE 10 FRANCS.

LES
BIBLIOPHILES FANTAISISTES

Nous assistons, c'est un fait, à l'agonie du volume à 3 fr. 50. Les statistiques du dépôt légal constatent la diminution du nombre des romans qui paraissent chaque année. Est-ce à dire qu'on lise moins? Bien au contraire. Mais il s'imprime dans des collections à 95 centimes, 1 fr. 35, etc., des ouvrages tirés à cinquante mille exemplaires, ou davantage. On ne vendrait pas cinq mille exemplaires de ces mêmes ouvrages publiés à 3 fr. 50.

S'en étonner serait mal connaître les besoins modernes. S'en plaindre serait vain. Les éditeurs français n'ont fait qu'imiter leurs confrères anglais et américains qui depuis longtemps ont mis en circulation des collections à bon marché. Mais à côté de ces séries populaires, les libraires étrangers offrent au public des livres qui, sans constituer des publications de luxe

réservées à quelques curieux, sont bien supérieurs, par l'élégance du format, la beauté du papier et des caractères, au banal volume jaune de nos devantures. On ne trouve rien de semblable en France.

C'est à quoi les Bibliophiles Fantaisistes se sont proposés de remédier.

Nous avons eu le rare plaisir de voir notre initiative comprise par un certain nombre d'auteurs déjà célèbres : MM. Maurice Barrès, J.-E. Blanche, Marcel et Jacques Boulenger, René Boylesve, François de Curel, Edouard Ducoté, Claude Farrère, Gérard d'Houville, Louis Laloy, Pierre Louÿs, Paul Margueritte, Francis de Miomandre, Nozière, G. de Pawlowski, Henri de Régnier, Laurent Tailhade, Jérôme et Jean Tharaud, dont nous avons publié ou publierons des œuvres avant le 1er octobre 1910.

Chacun de nos volumes est imprimé avec les caractères, le format et le papier qui nous semblent le mieux convenir au sujet. Nous arrivons ainsi à offrir à nos souscripteurs des ouvrages qui, par la manière seule dont ils sont présentés, constituent déjà des ouvrages de bibliophile.

Ils sont toujours tirés à 500 exemplaires numérotés à la presse.

Les souscripteurs s'engagent à verser une somme de 5 francs pour chaque volume qui leur est remis par la poste contre remboursement. La souscription annuelle ne s'élève jamais au-dessus de 50 francs, et la Société se réserve, s'il est publié plus de dix volumes par an, de les offrir aux membres souscripteurs. (Dès le 1er novembre 1909, la Société offrira à ses souscripteurs un essai sur Mme Colette Willy, par M. André du Fresnois.) On comprend, par ce seul fait, le véritable but de la Société, qui est de publier des éditions de plus en plus luxueuses, et d'offrir à ses souscripteurs le plus grand nombre possible d'ouvrages en échange de leur cotisation de 50 francs par an.

Il est donc de l'intérêt des anciens souscripteurs de chercher eux-mêmes des souscripteurs nouveaux.

Les exemplaires non souscrits sont mis dans le commerce à un prix variable, mais qui ne s'abaisse jamais au-dessous de 7 francs 50, sauf pour les volumes offerts aux souscripteurs.

Les souscriptions courent en général du 1er octobre de chaque année. M. Eugène Marsan, administrateur de la Société (11bis, rue Poussin, Paris XVIe), est chargé de les recevoir.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ

AU COURS DE L'EXERCICE 1908-1909 :

Marcel Boulenger : *Nos Élégances.*

(15 Novembre 1908 — 7 Fr. 50).

René Boylesve : *La Poudre aux Yeux.*

(1er Février 1909 — 10 Francs).

Louis Thomas : *L'Esprit de Monsieur de Talleyrand.*

(1er Mai 1909 — 7 Fr. 50 — Avec une reproduction du buste de Dantan).

Jacques Boulenger : *Ondine Valmore.*

(15 Mai 1909 — 7 Fr. 50 — Avec la reproduction d'une miniature).

François de Curel : *Le Solitaire de la Lune.*

(10 Juin 1909 — 7 Fr. 50 — Avec un frontispice par Armand Rassenfosse).

Louis Laloy : *Claude Debussy.*

(10 Juillet 1909 — 10 Francs — Avec un portrait et un autographe musical).

OUVRAGE PUBLIÉ

AU COURS DE L'EXERCICE 1909-1910 :

Nozière : *Trois Pièces Galantes.*

(1er Octobre 1909 — 7 Fr. 50).

OUVRAGES SOUS PRESSE :

Maurice Barrès : *L'Angoisse de Pascal.*

J.-E. Blanche : *Essais et Portraits.* (Fantin-Latour, Whistler, Forain, Watts, Conder, Aubrey Beardsley...)

André du Fresnois : *Colette Willy.*

Louis Loviot : *Alice Ozy (1820-1893).*

Paul Margueritte : *Nos Tréteaux.*

Francis de Miomandre : *Mémoires d'une Tortue.*

Louis Thomas : *Les douze livres pour Lily.*

OUVRAGES EN PRÉPARATION :

René Boylesve : *Nymphes dansant avec des Satyres* (avec des ornements de Pierre Hepp).

Jacques Boulenger : *Candidature au Stendhal-Club.*

Edouard Ducoté : *Le Château des deux Amants.*

Gérard d'Houville : *Les Fourberies de l'Amour.*

Pierre Louÿs : *Versions Grecques.*

Eugène Marsan : *Giosué Carducci.*

G. de Pawlowski : *Comœdia...*

Henri de Régnier : *Les Dépenses de Madame de Chasans* (documents sur la vie de famille au XVIIIe siècle).

Laurent Tailhade : *Au Pays de l'Alcool et de la Foi.*

Jérôme et Jean Tharaud : *La Tragédie de Ravaillac.*

LIÉGE

IMPRIMERIE BÉNARD

SOCIÉTÉ ANONYME

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

PAID
10 JUIN 1997
RECEIVED
MAI 26 1997

a39003 003915427b

CE PQ 2611
.A78T7 1909
COO FARRERE, CLA TROIS HOMMES
ACC# 1234086